

Childéric, tragédie...

Auteur : Morand (de), Pierre (1701-1757)

Description & Analyse

DescriptionPrault fils

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

112 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre](#)

, [Tragédie en trois actes et en prose](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, YF-6322

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb15070578m>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie)

Éléments codicologiquesIn-8° , VIII-104 p

Date1737

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Collection Childéric

[Childéric, tragédie en trois actes et en vers](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Morand (de), Pierre (1701-1757), *Childéric* tragédie..., 1737

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/93>

Notice créée le 02/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

Y. 5584.

CHILDERIC, TRAGEDIE,

DEDIEE

A LA REINE.

*Représentée à Paris pour la première fois
le 19. Decembre 1736.*

Par Monsieur DE MORAND.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conti, vis-à-vis la
descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

*Et trāgicus plerūmq̄ gaudet sermone pedestri,
Telephus & Peleus, cūm pauper & exul uter-
que
Projicit ampullas & sesquipedalia verba.*

Hor. de Art. Poët.



LA REINE.



ADAME,

L'approbation dont VOTRE MAJESTÉ' a daigné honorer cette Pièce , excuse la liberté que je prends d'oser Lui en consacrer l'hommage.

* ij

E P I T R E.

N'étoit-il pas juste d'ailleurs que , pour ne rien perdre de leur ancienne gloire , Childeric & Clovis ne parussent qu'à l'abri du Trône qu'ils ont fondé , dont la grandeur croissant de siècle en siècle est enfin parvenue au plus haut degré par les sublimes vertus dont leur auguste SUCCESSEUR & VOTRE MAJESTE' le décorent. Celle en qui l'on voit revivre l'illustre Clotilde , pouvoit seule offrir à ces Héros une protection digne d'eux.

Ne craignez point, MADAME , que je profite de l'heureuse occasion que me présente l'honneur que je reçois aujourd'hui pour rendre à VOTRE MAJESTE' les tributs de louange qui lui sont dûs. Quoique plus vivement pénétré que personne de l'admiration qu'Elle imprime dans tous les cœurs ; quoique j'aye puisé dans un si beau modèle les divers sentimens de générosité & de grandeur d'ame que j'ai tâché de faire briller sur

E P I T R E.

la Scène , je sai mettre un frein à mes transports les plus vifs. Je connois trop combien l'éloge le plus légitime , que n'auroit point fardé la flatterie & qui ne seroit dicté que par la vérité même , blesseroit cependant cette modestie qui fait le prix des autres vertus de VOTRE MAJESTE', qui en rehausse l'éclat , & qui n'est elle-même que l'effet de l'assemblage des plus éminentes qualitez.

Trop heureux que mon zèle & que mes foibles talens ayent pû trouver un accès favorable auprès du Trône , je ne dois m'occuper que de la vénération , & du plus profond respect avec lesquels je suis ,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

*Le très-humble , très-obéissant , & très-fidèle
Sujet & Serviteur , DE MORAND.*

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux * *Childeric, Tragédie nouvelle*, & je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir. A Paris ce 18. Janvier 1737.

DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien amé le Sr. PIERRE DE MORAND, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Childeric, Teglis & autres Poësies* de sa composition, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES voulant traiter favorablement le Sieur Exposant; Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caractères conformes à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-seel des Présentes, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous

Dépens, dommages & intérêts. A la Charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Chauvelin Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour de Février l'an de grace mil sept cens trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxième. Par le Roy en son Conseil.

S A I N S O N.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 421. fol. 385. conformément au Règlement de 1723. Qui fait défenses art. 1v. à toutes personnes de quelque qualité qu'eiles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Règlement. A Paris ce 8 Février 1737.

G. MARTIN, Syndic.



A C T E U R S.

CHILDERIC , Premier du Nom , Roy des Français , détrôné par Gellon & crû mort , *M. Sarrazin.*

CLOVIS , Fils de Childeric , crû Fils aîné de Gellon , & regnant en sa place depuis sa mort. *M. Quinault du Fresne.*

SIGIBERT , Fils aîné de Gellon , crû son second Fils & Frere de Clovis ; mais par quelques-uns crû Fils de Childeric , *M. Grand-Val.*

ALBIZINDE , Nièce de Childeric , *Mlle Gauffin.*

CLODOADE , ci-devant Gouverneur des Enfans de Gellon , Ministre d'Etat de Clovis , *M. Fierville.*

LISOIS , Seigneur Français , attaché à Childeric , d'où descend l'illustre Maison de Montmorency , *M. le Grand.*

GONTARIS , Capitaine des Gardes de Clovis , *M. du Breuil.*

ELLENIRE , Confidente de la Princesse , *Mlle du Breuil.*

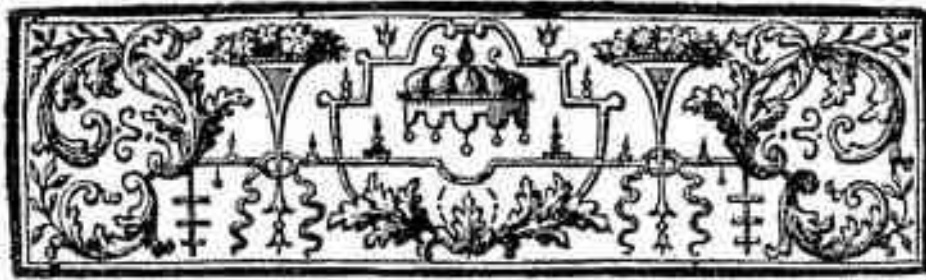
AGIONE , Suivante de la Princesse , *Mlle du Boccage.*

VALAMIR , Ami de Sigibert , *M. Dangeville , neveu.*

SUITE DE CLOVIS.

GARDES.

La Scene est à Tournay , dans le Palais de Childeric.



CHILDERIC, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.

CLOVIS, ALBIZINDE, ELLENIRE,
AGIONE, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.



N F I N ces tristes jours de deuil & de
douleurs,
Que la mort de Gellon avoit semés
d'horreurs,
Ne nous entourent plus de nuages fu-
nébres ;
Un Soleil plus serain a chassé leurs ténébres.

A

Après avoir rempli tous les devoirs de fils ,
Les soins de mon amour me sont enfin permis.
Avant la mort du Roi vous m'étiez destinée ,
Madame ; j'approchois de ce digne hyménée ,
Et ma jöye égaloit mes transports amoureux ;
Mais ce fatal revers desespéra mes feux.
Rien n'arrête Clovis : qu'une chaîne éternelle ,
Dès ce jour , vous unisse au cœur le plus fidelle ,
N'hésitez point ; venez.

ALBIZINDE.

Permettez-moi , Seigneur ,
De vous ouvrir ici les secrets de mon cœur :
A vos empressements je ne veux point répondre
Par d'indignes détours qui pourroient me confondre ;
Et ce seroit trahir ma gloire & mon devoir
Que nourrir votre ardeur d'un inutile espoir.
Vous vous flattez en vain que d'amour enflammée ,
Comme vous , de ces nœuds je dois être charmée ,
D'Albizinde Clovis ne peut être l'époux ;
Trop de haine , Seigneur , doit regner entre nous.
Non que , de vos vertus en secret peu touchée ,
Au tribut qu'on leur doit je me sois arrachée ;
Avec tout l'Univers j'en remarque les traits ;
J'en connois tout le prix , j'admire vos bienfaits ,
Votre haute valeur , votre rare clemence.
Mais quand je songe au sang dont vous prîtes naissance ,

Je ne vois que le fils d'un lâche Usurpateur,
Du bourreau de ma race, & de son destructeur,
Que le fils de Gellon qui, de meurtres avide,
Au sang de Childeric, trempa sa main perfide.

CLOVIS.

Eh, Madame, perdez un fatal souvenir !
De ces tristes objets pourquoi s'entretenir ?
Ne voyez à vos pieds qu'un Roi qui vous adore,
Qui partage avec vous l'ennui qui vous dévore,
Et qui, sans votre hymen, estimant peu son rang
D'un pere trop cruel pour votre auguste Sang,
Est prêt à réparer la fureur sanguinaire,
Et veut, par ses bontés, faire oublier son pere.

ALBIZINDE.

Et qui peut, des forfaits d'un pere si cruel,
Chasser de mon esprit le souvenir mortel ?
Cette effrayante image, à ma triste pensée,
Hélas ! fut trop souvent, & trop bien retracée.
J'étois trop jeune alors pour en être témoin ;
Mais, de me la dépeindre on a pris tant de soin,
Que, de ses traits affreux sans relâche occupée,
Mon ame en est toujours également frappée.
Je crois être toujours dans ces temps de fureur,
Où, portant sur ses pas la révolte & l'horreur,
Gellon, accompagné de Romains téméraires,

A ij

Renversa Childeric du Thrône de ses Peres ,
Le poursuivit , le prit , le fit charger de fers ,
Et , las de l'accabler de mille maux divers ,
Où , pour mieux assurer son injuste conquête ,
A ses yeux de ce Roi fit apporter la tête :
Sans cesse je crois voir mes freres malheureux
Egorgés & punis d'en être les neveux :
J'entends encor les pleurs de la Reine Bazine ,
Mourante dans les fers , à la Tour de Vastine ;
J'entends encor les cris de son fils au berceau ,
Que votre Clodoade a mis dans le tombeau.
Du Sang de Mérroué ce déplorable reste
Ne put être sauvé de sa rage funeste.
Pendant près de vingt ans que ce Monstre a regné ,
Dans le Sang le plus pur il s'est toujours baigné ;
Vous prétendez en vain suivre d'autres maximes ,
En épouser le fils , c'est partager ses crimes.

C L O V I S .

Ah ! sans prendre le soin de me les rappeler ,
Tant de malheurs , Madame , ont trop sçu m'accabler.

Une pareille horreur de mon ame s'empare ;
Je rougis d'être né d'un pere si barbare.

Tyrans qui , pour regner , foulez les plus saints
droits ,

Voyez quel est le prix de vos tristes exploits !

Jetez, jetez, cruels, les yeux sur votre race !
Elle n'a point d'honneurs que ce crime n'efface ;
Vos Enfans malheureux, comme vous redoutés,
En aimant la vertu, sont encor détestés.

Vainement de l'exil, des prisons, je rappelle
Tous ceux que proscrivit une main trop cruelle ;
Vainement je me livre aux plus généreux soins,
Si, malgré mes bienfaits, on ne me hait pas moins.
Vous le voyez, Madame, en vain le Diadème,
A mes jeunes desirs, promet le bien suprême :
Au milieu de ma gloire, & sur le Trône assis,
Une invincible horreur assiége mes esprits ;
Je veux la dissiper, mais j'ai beau m'en défendre,
Je ne songe qu'au sang qu'il a fallu répandre,
Pour faire, dans mes mains, passer un Sceptre affreux,
J'entends toujours la voix d'un Prince malheureux :
Et le jour, & la nuit, à mon ame tremblante,
S'offre, de ce grand Roi l'ombre pâle & sanglante,
Qui, d'un pere à mes yeux, comptant les attentats,
Semble redemander la vie & ses États.

Ah ! si vous destiniez mon front au Diadème,
Dieux ! ne me pouviez-vous placer au rang suprême,
Par un bienfait plus digne & de vous, & de moi ?
Ne pouvois-je être issu d'un legitime Roi ?

Vous seule, à ce haut rang pouvez rendre ses
charmes,

Témoin de mes regrets, dissipez mes allarmes.

A iij

Nièce de Childeric , ce Trône est votre bien :
Venez , en unissant votre destin au mien ,
Et rétablir ma gloire , & me sauver du crime ,
Et , d'un Usurpateur faire un Roi légitime ;
Possédant tout alors de votre seule main ,
Je n'ai plus à rougir pour un pere inhumain.

A L B I Z I N D E.

J'admire les transports que tu me fais paraître ,
Si la seule vertu dans ton cœur les fait naître.
Veux-tu m'en assurer ? Remets-moi donc mon bien ;
Descends , descends du Trône & n'en exige rien :
Viens , aux Français charmés , montrer leur Souveraine ;
Et tombe le premier aux genoux de ta Reine :
Laisse-moi libre enfin de me choisir un Roi ;
Peut-être tes vertus me parleront pour toi.

Voilà par quel haut fait , par quel effort infigne ,
De ma main , de mon cœur , tu dois te rendre digne !
Tu ne peux , qu'à ce prix , m'appaiser désormais ;
Fais ton devoir , Clovis , ou ne me vois jamais.



SCENE II.

CLOVIS, SUITE DE CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

QU'entends-je ! quel dessein ? Qu'ose-t-elle prétendre ?

T'unir à mon destin, n'est-ce pas te le rendre ,
Cruelle , cet Empire où tendent tes desirs ?

Mais quoi , pour me tromper & cacher ses soupirs,
N'est-ce pas là plutôt un détour de l'ingrate ?
Peut-être qu'en secret son cœur déjà se flatte. . . .

SCENE III.

CLOVIS, CLODOADE, SUITE,
GARDES.CLOVIS *poursuivant.*

CHer Clodoade , viens, viens consoler ton Roi ;
Une orgueilleuse encor lui refuse sa foi :
Sans me donner la main , elle exige le Trône ,
Et veut que je lui cede en ce jour la Couronne.
Dans les divers transports dont je suis combattu ,
Je veux bien l'avouer , l'amour & la vertu

A iv

Me porteroient peut-être à combler son attente ;
Mais une idée affreuse aussi tôt m'épouvante.
Peut-être elle ne feint de rebuter mes vœux ,
Que pour mieux m'ébloûir , & cacher d'autres feux
Te le dirai-je encor ? Une aveugle colère
Me fait craindre sur-tout un rival dans mon frere ;
Je crains que Sigibert ne l'emporte aujourd'hui.
Je ne sçais quel sujet m'irrite contre lui ;
Mais , ami , dès l'enfance , une invincible haine
M'a toujours fait souffrir sa présence avec peine.

Justes Dieux ! à deux cœurs formés du même sang,
Tous deux , le même jour, sortis du même flanc ,
Deviez-vous inspirer des sentimens contraires,
Et presque en les formant rendre ennemis deux freres ?
Car enfin , je le vois , il me hait à son tour.

C L O D O A D E.

Eh ! qu'importe à Clovis sa haine , ou son amour ?
Si son aspect vous blesse , il est le seul à plaindre ;
Vous êtes Roi , Seigneur , & n'avez rien à craindre
Le Français , avec joye , embrasse vos genoux ,
Et fléchit sous vos loix plus par amour pour vous
Que par obéissance à votre droit d'aînesse.

Si vos feux rebutés d'une fière Princesse ,
N'ont pû , de ces mépris , vous rendre encor vainqueur ,
Honorez d'autres yeux du don de votre cœur.

Entre Alaric & vous , cette guerre obstinée
Pourroit se terminer par un digne hymenée ,

En épousant sa sœur, aisément à vos lois,
 Vous pourriez achever d'affervir les Gaulois
 Et ces Peuples fameux dont jadis les Ancêtres
 Dans les neveux d'Hector, reconnoissoient leurs
 maîtres.

CLOVIS.

Si des traits de l'amour j'avois pû m'échaper,
 De ces vastes projets je pourrois m'occuper :
 Et lorsqu'il sera tems d'entrer dans ces Contrées,
 Où la gloire a, pour nous, des palmes préparées,
 Malgré les vains efforts des Gots & des Romains,
 Les Français suffiront à mes justes desseins.
 Mais tant d'ambition n'est pas ce qui m'inspire.
 Cette soif de regner, d'étendre son empire
 Fait-elle donc toujours la grandeur des Héros ?
 Suivre en tout la justice, affermir le repos
 Des Peuples asservis à mon obéissance,
 Ces objets, sur mon ame, ont bien plus de puissance :
 A la Princesse enfin ne dois-je pas le rang
 Que mon Pere ravit aux Héros de son sang ?
 Ne nous rebutons point, tâchons qu'elle se rende ;
 Qu'elle accorde à mes feux le prix que je demande.
 Ah ! qu'un cœur vertueux est satisfait de voir
 Que ce qu'attend sa flâme est son premier devoir !

Mi'mi

SCENE IV.

CLODOADE *seul.*

C Contre un Prince si grand à regret je conspire :
Mais l'amour de mes Rois est tout ce qui m'inspire.

Ah ! le sang des Tyrans est toujours odieux ;
Et le coup qui le verse est toujours glorieux !
Mais Lisois tarde bien ; à ses Princes fidele ,
Des plus zélés Sujets , c'est le digne modele ;
C'est à lui que je veux confier mes projets ;
Son ardeur , son secours m'assurent du succès.
Qu'il doit être surpris d'un secret qu'il ignore !
Que ses empressemens vont redoubler encore !
Quelqu'un vient , c'est lui-même.

SCENE V.

CLODOADE, LISOIS.

LISOIS.

E H , que veux-tu de moi ,
Protecteur des Tyrans , ennemi de ton Roi ?

Ne m'a-t-on rappelé du fond de la Rhétie ,
Que pour trancher enfin les reltes de ma vie ?
Non , ne le pense pas , mon cœur n'a point changé ;
Des forfaits d'un Tyran toujours plus affligé ,
Je n'abhorre pas moins sa fureur parricide ,
Et pleure encor le sang versé par le perfide.

C L O D O A D E.

Va , ne te contrains point , & ne redoute rien :
Les transports de ton cœur ont passé dans le mien.

L I S O I S.

Qui fut , à ses sermens , à ses Rois , infidèle ,
D'un Sujet vertueux peut-il chérir le zèle ?

C L O D O A D E.

Ne me reproche plus de les avoir trahis.

L I S O I S.

Cruel , de Childeric tu fis périr le fils ,
Et tu veux qu'oubliant un forfait que j'abhorre...

C L O D O A D E.

Si je l'avois sauvé , s'il respiroit encore ,
Ce fils , que dirois-tu ?

L I S O I S.

Que tu fis ton devoir.

Mais sur quoi me flatter d'un si charmant espoir ?
Le devoir , sur ton cœur , n'eut jamais de puissance.

C L O D O A D E.

Daigne en croire un peu moins une vaine apparence.
Je l'ai sauvé , te dis-je : & ne me juge au moins
Qu'après être informé du succès de mes soins.

Evagès. & Bazine éprouvant la vengeance ,
Que sur eux , de Gellon porta la défiance ,
Le Tyran me chargea du soin de ses deux fils ,
Qu'à la foi d'Evagès lui-même avoit commis.
Mais peu de tems après , Gellon scut qu'à sa haine ,
Un fils de Childeric, arraché par la Reine ,
Voyoit encor le jour, & nourrissoit l'espoir
Des Peuples attachés encore à leur devoir.
Je fus , par le Tyran , chargé de le poursuivre :
Je le cherche en effet , bientôt on me le livre :
Mais , en obéissant , mon cœur s'armoit pour lui ;
Je le persécutois pour être son appui.
Et le Ciel , tout à coup à mes desseins propice ;
Et m'inspire , & seconde un trop juste artifice.
Le second des enfans à ma garde commis ,
Sigibert meurt : mon Prince à sa place est remis ;
Et je porte à Gellon , flattant sa barbarie ,
Son fils percé de coups, que sa noire furie
Croit le reste d'un sang qu'elle veut épuiser.
Il ne songea depuis qu'à me favoriser :
Délivré par moi seul d'une crainte importune ,
Aussi haut qu'il pouvoit , il poussa ma fortune.
Cesont-là de tes jeux , Idole des Humains !
Flatter de fiers Tyrans dans leurs plus noirs des-
seins ,
C'est se les asservir ; dès-lors ils vous chérissent ;
Leurs trésors sont ouverts à ceux qui les trahissent ;

Et tout l'art en effet d'assurer leur repos,
N'est que l'art de sçavoir les trahir à propos.

L I S O I S.

Ainsi, de Childeric Sigibert prit naissance :
Mais, pour ce Prince, encor quelle est votre espérance ?

Quand le Tyran mourut, pourquoi laisser regner
Clovis, que de l'Empire il falloit éloigner ?

C L O D O A D E.

Que pouvois-je, moi seul ? sa haute renommée
Avoit déjà séduit & le Peuple & l'Armée.
Hélas ! de Childeric les amis consternés,
Dispersés dans l'exil, aux fers abandonnés,
Pouvoient-ils seconder ma juste impatience ?
Il falloit de Clovis gagner la confiance :
Mes soins ont réussi ; je lui fais rappeler
Tous ceux que le Tyran avoit fait exiler.
Clovis est généreux ; & son cœur magnanime,
Qui sçait peu comme on garde un sceptre illégitime,
Nous offre les moyens de nous réunir ;
Même, de ses bienfaits, nous devons le punir.
Comme de tous les cœurs elle force l'estime,
Dans un Usurpateur la vertu devient crime.

L I S O I S.

Je vois avec transport, tes soins, & ton ardeur ;
Et d'un nouveau courage ils remplissent mon cœur.
Cependant, je l'avoue, une crainte secrète
Rend mon ame incertaine, & ma joye imparfaite.

Croirai-je sur ta foi qu'affranchi du trépas

C L O D O A D E.

Non , & de tes soupçons je ne m'offense pas.
C'est en les détruisant qu'il faut que je m'en vange ;
Sinnorix fut témoin de cet heureux échange.

L I S O I S.

Sinnorix ?

C L O D O A D E.

Oui , lui-même : il étoit , après toi ,
Le plus zélé de tous pour le sang de son Roi.
Mais j'aurois confié le secret à toi-même ,
Si , du cruel Gellon la défiance extrême ,
Loin de Tournai déjà ne t'avoit exilé.

L I S O I S.

Sinnorix ne vit plus , par Gellon immolé . . .

C L O D O A D E.

Les lettres que j'en ai seront les témoignages

L I S O I S.

De votre foi , Seigneur , assuré , par ces gages ,
Je verrai qu'un vrai zèle a pû seul vous guider ,
Et l'honneur où j'aspire est de vous seconder.

C L O D O A D E.

Vous devez vous convaincre avant que d'entreprendre :
Dans mon appartement , Seigneur , daignez vous rendre ,
Et vous irez après consulter vos amis ,
Et sonder quel espoir nous peut être permis.
Mais Sigibert paroît !

L I S O I S.

Qu'il connoisse mon zèle !

SCÈNE VI.

SIGIBERT, CLODOADE, LISOIS.

CLODOADE présentant Lisois à Sigibert.

S Eigneur, voici Lisois, ce serviteur fidele,
Qui, toujours pour ses Rois brula d'un digne
amour.

Tous ses vœux sont pour vous. J'attendois son retour,
Pour vous faire sçavoir quel sang vous a fait naître ;
Et que de nos Etats vous êtes le vrai maître.

L I S O I S.

Quelle joye est la mienne ! héritier de mon Roi,
O fils de Childeric, c'est donc vous que je voi !

S I G I B E R T.

Qu'entends-je, juste Ciel ! Quel seroit ce mystère ?
Moi, fils de Childeric ?

C L O D O A D E.

Il ne faut plus se taire :
Oui, vous êtes son fils ; par moi-même élevé ;
Des fureurs d'un cruel, c'est moi qui vous sauvai.

S I G I B E R T.

Quoi, je serois ce Prince à qui, dit-on, la vie,
Au gré de ce Tyran, par tes coups fut ravie !

CLODOADE.

Au lieu de son fils mort , j'eus soin de vous placer.

SIGIBERT.

Quel bienfait ! t'en pourrai-je assez récompenser ?
Mais c'est peu que ma vie ait été conservée ,
Si pour la dépendance elle étoit réservée.
Un Prince courageux , né pour donner la loi ,
Aime bien mieux mourir , que fléchir sous un Roi.
La vengeance , l'amour , la gloire tout m'inspire :
Reprenez vos bienfaits , ou rendez-moi l'Empire ;
Prenez ma vie , amis , ou venez me venger :
Mes mains dans un sang vil brûlent de se plonger.
Hâtons-nous , & rendons à l'héritier d'un traître
Les maux dont il combla le sang qui me fit naître !

LISOIS.

Oui , selon vos desirs , Seigneur , vous regnerez.
De votre heureux destin , les Français assurés ,
Vous jureront bientôt la foi que leurs Ancêtres
Promirent au Héros le premier de leurs Maîtres.
Votre persécuteur fut toujours abhorré ;
Et le sang de Francus est toujours adoré.
Dans la Nièce du Roi , c'est ce grand nom qu'on aime ;
L'on brûle de la voir ceindre du Diadème.

SIGIBERT.

Avant qu'à son destin Clovis puisse être uni ,
Des forfaits de son père il doit être puni.

II

Il faut la garantir de ce triste Hyménée :
 Sa main pour d'autres nœuds doit être destinée.
 Il lui faut découvrir le secret de mon sort ;
 Vous viendrez , à ses yeux confirmer mon rapport :
 Je veux de votre foi cette première marque.

CLODOARDE à Sigibert.

Nous sommes prêts à tout pour notre vrai Monarque.
 à Lisois

Cependant viens , Lisois , ne perdons point de tems.

LISOIS à Sigibert.

Vous aurez de ma foi des effets éclatans.

SCÈNE VII.

SIGIBERT seul.

Q Uel plaisir imprévu vient regner dans mon âme !
 L'ambition, l'honneur, la vengeance, ma flamme
 Tous mes vœux à la fois vont être enfin remplis ;
 Sans crainte de remords, je puis frapper Clovis !
 Je ne m'étonne plus qu'une implacable haine
 Contre mon ennemi m'eut fait armer sans peine.
 Ah ! son sang & le mien sont faits pour se haïr ,
 Et celui dont je sors ne pouvoit se trahir.
 Si pour me faire Roi je craignois peu le crime ,
 C'est ce sang qui bouilloit d'une ardeur légitime.

B

frank's quod

Mais cherchons Valamir; qu'il rassemble au plutôt
Ceux qui lui promettoient d'entrer dans mon com-
plot;
Armons-les : que Clovis ne sçache ma naissance
Qu'en succombant aux traits d'une prompte vengean-
ce !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIGIBERT, LISOIS.

L I S O I S.



Ui, convaincu, Seigneur, que vous êtes
mon Roi ,

Je viens pour vous donner la preuve de
ma foi :

Et mon premier devoir m'oblige à vous
remettre

Un dépôt qu'à ma foi l'on a daigné commettre.
Des Enfans de Gellon , Evagès Gouverneur ,
Avant que Clodoade eût reçu cet honneur ,
Au moment de sa mort me chargea de le rendre
À Childeric.

S I G I B E R T.

Mon Pere ? ah ! que viens-je d'entendre ?

B ij

N'avoit-il pas alors vû trancher son destin ?

L I S O I S.

Evagès m'assura qu'on le croïoit envain ;
 Qu'en Turinge caché , le Roi vivoit encore ;
 Et , le visage en pleurs , pour mon Maître il m'implore,
 Vain espoir ! Tous mes soins n'ont pû le retrouver.
 Si des mains de Gellon il a pû se sauver ,
 Sans doute ses malheurs ont terminé sa vie.
 Mais , parmi tant de maux , que mon ame est ravie
 De pouvoir aujourd'hui remettre aux mains du fils
 Ce que de rendre au père il ne m'est plus permis !
 Heureux , si par mon zèle , un secret que j'ignore
 Est utile , Seigneur , à ce sang que j'adore.

(Il remet un paquet de Lettres cacheté à Sigibert)

S I G I B E R T lisant haut le dessus de l'enveloppe,
 Au Roi Childeric.

Sigibert ouvre le paquet , lit bas , & s'écrie à part.

- - - - - Dieux ! Que vois-je ?

à Lisois

Il étoit tems

Que je fusse informé de ces faits importants.
 Tu n'aurois jamais pû me prouver mieux ton zèle.
 Je ne l'oublierai point ; acheve , ami fidele ,
 Des Héros mes Ayeux fais-moi remplir le rang.

L I S O I S en s'en allant.

Je vais , pour vous le rendre , exposer tout mon sang.

SCÈNE II.

SIGIBERT *seul.*

Quel caprice du sort ! & que viens-je d'apprendre !
O Dieux ! à ce revers , aurois-je dû m'attendre !

» Je n'en puis revenir : & toujours plus surpris. . . *
» Voyons , & relisons ces funestes écrits

Il lit la première Lettre.

EVAGÈS à son Roi.

» Je meurs sans avoir pu vous rendre à votre Empire ;
» Seigneur ; mais votre fils respire ;
» Et paroît réservé pour un plus heureux sort.
» Ce billet de la Reine éclaircit mon rapport.

Il lit la seconde Lettre.

La Reine Bazine à Evagès.

» Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un Barbare ,
» Ton zèle , Evagès , les répare
» Puisqu'il vient de placer au lieu du fils aîné
» D'un usurpateur détestable
» Le fils de Childeric , de ton Roi véritable ;
» Et qu'ainsi , pour regner , mon fils est destiné ;
» Car le Tyran envain oseroit le poursuivre ,
» Sous le nom de Clovis , mon fils est sur de vivre ;

* Tout ce qui est marqué ici avec des guillemets , n'a pas été dit sur le Théâtre , pour des raisons qui pourroient être bonnes pour la représentation , mais qui disparaissent pour les Lecteurs.

» Par cet échange heureux , voulant frapper le mien ,
» L'implacable Gellon immoleroit le sien.

» *Puisse à mes vœux , le Ciel propice*
» *Te payer dignement d'un si rare service !*

Je n'en sçaurois douter : Je fus changé deux fois
Par mes deux Gouverneurs trop zélés pour leurs Rois,
Et parjures tous deux envers leur nouveau Maître.

Ainsi , pour être Roi le Ciel m'avoit fait naître
Le premier des enfans qu'il donnoit à Gellon ;
Mais Evagès donna ma place avec mon nom
Au fils de Childeric par un premier échange ;
Et crû fils de ce Roi par ce triste mélange ,
A la mort , sous ce titre , on alloit me livrer ,
Lorsque , de Sigibert qui venoit d'expirer ,
Par un second échange , on me remet la place.
J'admire ce qu'ont pû l'impost' re & l'audace !
Le fils de Childeric n'est autre que Clovis ,
Et je suis de Gellon le véritable fils.

Ces Ecrits clairement dévoilent ce mystère.
Toutefois le destin ne m'est pas si contraire ,
Puisqu'un si grand secret de moi seul est connu,
Clodoade & Lisois pour Roi m'ont reconnu :
Profitons en ce jour de cette erreur extrême ,
Pour couronner mon front, pour fléchir ce que j'aime,
Pour répandre enfin un sang trop bien servi,
Par mon Pere sans fruit si long-tems poursuivi.

Chere ombre de Gellon , à ma juste furie ,
Doutes-tu que de toi je ne tiennne la vie !

Le sort faisant tomber ces écrits en mes mains ,
De res ingrats sujets répare les desseins :
Je suis sûr désormais . . . j'apperçois la Princesse ;
Feignons , & commençons par servir ma tendresse.

S C E N E III.

ALBIZINDE, SIGIBERT.

ALBIZINDE *à part.*

Sigibert en ces lieux ! tâchons de l'éviter.
SIGIBERT. *(Elle veut s'en aller)*
(Sigibert l'arrête.)

Ne fuïez point , Madame , & daignez m'écouter.
Je ne fus point instruit dans l'art de me contraindre ;
Je ne le cèle pas , mon cœur ne sçait point feindre.
Je vous aime , Madame , & viens avec transport ,
De ma flâme , à vos pieds vous demander le sort.
Ni les feux dont pour vous Clovis ressent l'atteinte ;
Ni l'horreur à ces mots sur votre front empreinte ;
Ni votre hymen prochain , ni mes soins rebutés
Ne peuvent mettre un frein à mes feux irrités.
Toujours avec l'amour l'espoir naît dans une ame :
Et c'est ce doux espoir dont se nourrit ma flâme ,
Qui me flatte en secret que renduë à mes vœux ,
De ce fatal hymen vous allez fuir les nœuds.

B iv

ALBIZINDE.

Où , je romps cet hymen ; mais crois-tu , téméraire ,
Que par un tel refus mon cœur songe à te plaire ?
D'où te vient tant d'audace ? eh quoi ! dans ce moment ,
Où me livrant entière à mon ressentiment ,
D'un Roi , par ses exploits digne du diadème ,
Je dédaigne la main & la grandeur suprême ,
Où je fuis dans Clovis l'héritier de Gellon ,
Du cruel destructeur de toute ma maison !
De quel front oses-tu parler à ta Princesse ,
L'aimer , l'entretenir d'une vaine tendresse ,
Et pousser ton orgueil jusques à lui montrer
La frivole espérance où tu peux te livrer ?
Toi , qui ne peux m'offrir le Sceptre , ni l'Empire ,
Qui , privé des vertus qu'en ton frere on admire ,
N'a pour toi , pour tout bien , pour tout mérite enfin
Que l'honneur d'être né du plus lâche assassin .

SIGIBERT.

Vous croïez m'outrager ; mais ce courroux me flatte ;
Oui , contre les Tyrans plus votre haine éclate ,
Plus vous charmez mon ame , & plus vous nourrissez
Et l'amour , & l'espoir dont vous vous offensez .
N'achevez point , Madame , un coupable hymenés ;
Pour de plus dignes nœuds , vous êtes destinée :
Détestez à jamais la race de Gellon ;
Montrez-vous digne ainsi du sang de Pharamon ;

Songez qu'à le venger la gloire vous oblige ;
N'oubliez rien enfin de tout ce qu'elle exige :
C'est-là tout ce qu'ici je demande de vous ;
C'est ce qui peut combler mes desirs les plus doux.
Ce discours vous surprend ! vous ne sçauriez l'en-
tendre !

Mais je puis d'un seul mot , vous le faire comprendre ;
Et peut-être qu'alors . . .

A L B I Z I N D E.

Cesse de t'abuser.

Eh ! que me dirois-tu qui me pût appaiser ?

S I G I B E R T,

Un secret qui bientôt , dans votre ame adoucie ,
Doit changer en amour cette haine endurcie.
Je ne balance point à vous le confier ;
Votre vertu suffit pour me justifier.
Mais songez que l'Etat , votre propre vengeance ,
Que le sang vous impose un rigoureux silence :
C'est votre gloire enfin , votre intérêt , le mien ;
Un seul mot peut tout perdre.

A L B I Z I N D E.

Acheve & ne crains rien.

S I G I B E R T.

La race de vos Rois n'est pas encor détruite :
Un fils de Childeric évita la poursuite
De la barbare main ardente à l'égorger ;
Et ce fils en ce jour est prêt à vous venger.

ALBIZINDE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? chère , mais vaine idée :
La rage de Gellon fut trop bien secondée.

SIGIBERT.

Par Clodoade

ALBIZINDE.

O Dieux !

SIGIBERT.

Le Tyran fut trompé ;
C'est par lui qu'au trépas , ce fils est échappé.

ALBIZINDE.

Est-il bien vrai , Grands Dieux ? où respire ce
Prince ?

Où dois-je le chercher ? quel Ciel, quelle Province...

SIGIBERT.

Il n'est pas loin.

ALBIZINDE.

Comment ...

SIGIBERT.

Il est devant vos yeux ,
Madame : & qu'en ce jour son sort est glorieux

ALBIZINDE.

Vous ! fils de Childeric ! non , il n'est pas possible ,
Si vous étiez son fils , mon ame plus sensible ,
Déjà plus d'une fois me l'eût fait pressentir ,
Et mon cœur n'oseroit ici vous démentir.

Ah ! c'est pour insulter à ma douleur mortelle
Que vous m'entretenez d'un récit infidelle ;
Clodoade à Gellon fut trop bien attaché ,
Le fils de Childeric ne peut l'avoir touché :
L'ingrat

SIGIBERT.

Lifois , Madame , & Clodoade même
Viendront vous informer de l'heureux stratagème ,
Où , pour me conserver ce dernier eut recours ;
Ils vous attesteront la foi de mes discours.
Puis-je au moins espérer qu'après leur témoignage ,
Sans courroux, de mes feux vous recevrez l'hommage ?

ALBIZINDE.

J'aurai les sentimens qui sont dûs à mon Roi ;
N'en doutez point , Seigneur ; tout vous répond pour
moi.

SIGIBERT.

Ah ! ce n'est pas assez ; & l'amour le plus tendre ,
A de plus doux transports peut encore prétendre.
Au nom de ces Héros dont nous sommes sortis ,
Daignez

Il se met aux genoux d'Albizinde.

ALBIZINDE.

Que faites-vous ? Ciel ! j'aperçois Clovis.

S C E N E IV.

CLOVIS, ALBIZINDE, SIGIBERT.

CLOVIS à *Albizinde*.

J E ne m'attendois pas que dans cette journée
Où s'allument pour nous les flambeaux d'hyménée ,

Où vous allez monter au rang de vos Ayeux ,
Il fût quelque mortel assez audacieux
à *Sigibert*.

Si je n'écoutois rien que ma flâme offensée ,
Et du suprême rang la Majesté blessée ,
Je pourrois égaler le supplice au forfait ,
Prince , & de mon courroux vous sentiriez l'effet.
Je veux bien cependant vous traiter comme un frere ,
Et suspendre les traits d'une juste colere ;
Mais fuyez Albizinde ; oubliez ses attraits ,
Et gardez à ses yeux de vous montrer jamais.
Sortez.

SIGIBERT à *part en s'en allant*.

Diffimulons ; mais , de tant d'arrogance
Je tirerai bientôt une pleine vengeance.

S C E N E V.

CLOVIS, ALBIZINDE,

CLOVIS.

Sigibert seul, Madame, a donc pû vous charmer,
Et rien en ma faveur n'a pû vous désarmer !
C'étoit, pour partager avec lui la Couronne,
Que vous me condamnâtes à descendre du Trône.
Votre amour pour ce Prince, Hélas ! trop fortuné,
Vous a fait oublier de quel pere il est né ;
Par lui, Gellon enfin vient d'obtenir sa grace ;
C'est moi que l'on punit de son injuste audace :
Son crime par moi seul doit donc être expié !

ALBIZINDE.

Je n'aime point ton frere, & n'ai point oublié
De quel sang Sigibert a reçu la naissance :
Mais pour faire cesser un doute qui m'offense,
Ne t'imagine pas que de tes vains soupçons
J'aie combattre ici les frivoles raisons.
Tu pourrois te flatter qu'Albizinde tremblante
Redouteroit l'effet de ta haine éclatante.
Des secrets de mon cœur, Clovis, juge à ton gré ;
A la haine, à l'amour, pense qu'il s'est livré ;
Que tes soupçons soient vrais, que ton esprit s'égare,
Le devoir qui de toi pour toujours me sépare,

D'un œil indifférent me fait tout regarder ,
Et ne me permet pas de te dissuader :

CLOVIS.

Mais ne craignez-vous pas que ma flâme outragée ;
Sur un heureux rival ne soit enfin vengée ?
Peut-être vous pensez que le sang , la vertu ,
Mes bontés retiendront mon esprit combattu ?
D'un transport de l'amour quel mortel peut répondre ?

Le cruel , dans un cœur sçait-il pas tout confondre ?
Lorsqu'il est irrité , désespéré , jaloux ;
Il frappe sans songer sur qui tombent ses coups.
L'ame la plus tranquille & la plus généreuse ,
Sous le joug de l'amour trop long-tems malheureuse ,
Peut du plus noir forfait se cacher les horreurs ,
Et passer tout d'un coup aux plus grandes fureurs.

ALBIZINDE.

D'une feinte bonté que ton cœur se dépouille ;
Va, ne le contrains plus, que d'opprobre il se souille ;
Rends-toi digne de ceux à qui tu dois tes jours ;
De leurs noires fureurs viens prolonger le cours ;
Pour ton nom rends ma haine encore plus legitime ;
Enfin délivre-moi de ce reste d'estime ,
Qui , même en t'accablant , me faisoit admirer
Des vertus que ton sang n'a pas dû t'inspirer.

Toi même cependant tremble dans ta colere !
Sais-tu ce que je puis & ce que peut ton frere ?
Si, jusques sur ses jours tu pouvois attenter ,
Peut-être qu'à ma voix prompts à se révolter ,
Tes plus zélés sujets puniroient ton audace.
L'on ne me gagne point en usant de menace :
Mon cœur indépendant , soumis au seul devoir ,
Des Tyrans les plus fiers fait braver le pouvoir.

CLOVIS.

Enfin , de votre cœur je fais l'endroit sensible.
Cessez , à mes desirs , cessez d'être inflexible ,
Ou redoutez des coups qui pourroient accabler
Cet objet pour qui seul vous avez pû trembler.

ALBIZINDE.

Je te l'ai déjà dit , & j'ose encor le dire ;
Ce n'est point Sigibert pour qui mon cœur soupire :
Le plus cruel ennui qui m'afflige en ce jour ,
C'est de savoir pour moi jusqu'où va son amour.
Si pourtant contre lui ta folle jalousie
Osoit faire éclater une injuste furie ,
Si je voyois ses jours dans le moindre danger ,
Tu me verrois alors plus prompte à le venger ,
Plus prompte à l'arracher à ta fureur extrême ,
Que je ne le serois pour mon vainqueur lui-même.

S C E N E V I.

CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Dieux ! que veut-elle dire ? Et quel est ce discours ?

Non non , pour m'aveugler inutiles détours !
La crainte , l'embarras , les transports qui la pressent,
Ne m'ont que trop fait voir à qui ses vœux s'adressent.

S C E N E V I I.

CLOVIS, CLODOADE, GARDES.

CLOVIS *poursuivant*.

C'En est fait, Clodoade , il est temps d'éclater !
Sigibert est aimé , je n'en faurois douter.
Je viens de le surprendre aux pieds de la Princesse ;
Et loin de rassurer ma jalouse tendresse ,
L'ingrate a mis ses soins à me desesperer ;
Toujours plus orgueilleuse Ah ! c'est trop endurer !

Quand je pouvois penser qu'un devoir héroïque
Lui montrait mon hymen comme un joug tyrannique,
Ou

Ou que , de sa naissance un reste de fierté
 Vouloit des miens sur moi punir la cruauté ,
 A souffrir ses dedains je savois me contraindre ;
 J'admirois son grand cœur & je n'osois me plaindre ;
 Mais puisqu'envers mon sang elle a pû s'appaiser ,
 Je dois punir celui qui me fait mépriser.
 Ma sureté , l'amour demandent qu'il périsse.

Aux Gardes.

Qu'on cherche Sigibert ; Gardes , qu'on le faisisse !

CLODOADE.

Ah ! Seigneur , arrêtez ! je ne vous connois plus :
 Voulez-vous démentir tant de hautes vertus
 Qui , des cœurs enchantés vous attirent l'hommage ;
 Et , pour premier essai d'une jalouse rage ,
 C'est un frere , grands dieux ! que vous voulez percer ?
 Ah ! sans frémir , Seigneur , pouvez-vous y penser ?
 Si , toujours sans respect Albizinde vous brave ,
 Ou brisez le lien qui vous rend son esclave ,
 Ou , par votre pouvoir faites-vous obéir :
 Mais oser jusques-là vous-même vous trahir ;
 Qu'un frere soit l'objet

CLÓVIS

Clodoade , pardonné
 Des transports où mon cœur malgré moi s'abandonne.
 D'un feu desesperé c'est le premier éclat ;
 Après ce que j'ai fait pour un objet ingrat ,

C

Puis-je voir qu'un rival mais enfin c'est mon
frere :

Et , quoique me conseille une aveugle colere ,
Je dois plus écouter le devoir que l'amour.
Je connois mon erreur : ce n'est pas sans retour
Que dans les cœurs bien nés l'amour éteint la gloire ;
Bien-tôt un noble effort ramene la victoire.
Tu m'as ouvert les yeux , je m'abandonne à toi :
Tes conseils font déjà la gloire de ton Roi ;
Il faut qu'il doive encor son repos à ton zèle :
Je te laisse le soin de fléchir la cruelle.
Va , cours : pour desarmer son injuste rigueur ,
Peins-lui le desespoir qui déchire mon cœur.
J'ai honte de brûler d'une flâme si forte :
Mais l'amour si souvent à tant d'excès nous porte ,
Que je dois moins rougir de m'en voir abbatu ,
Puisque je fais encor triompher la vertu.

S C E N E V I I I .

C L O D O A D E *seul.*

M Alheureux Sigibert , quel péril t'environne ?
Je dois t'en garantir en t'élevant au Trône.
Il est temps

SCÈNE IX.

CLODOADE, LISSIS.

CLODOADE, *poursuivant.*

DE nos vœux, quel sera le succès ?
Pouvons-nous espérer :

LISSIS.

Tout rit à nos souhaits ;
Les Chefs de la Noblesse & les Chefs de l'Armée ;
Marcomire, Eribert, Transimond, Arimée ,
En faveur de leur Roi contre l'Usurpateur ,
Tous brûlent à l'envi d'une égale fureur.
Et , si vous m'en croyez, il faut que dans une heure,
Sigibert soit au Trône, il faut que Clovis meure.
Amenez la Princesse au Temple en cet instant ;
Qu'elle flatte Clovis d'un hymen qu'il attend :
Déjà de cet hymen la pompe est préparée ,
Et par ses seuls refus la fête est différée :
En flattant de Clovis les desirs les plus doux
Qu'elle vienne , Seigneur , le livrer à nos coups :
Il ne peut échapper s'il entre dans le Temple :
Mon bras en va donner le signal & l'exemple.

C ij

CLODOADE.

Achevons ce projet pour nous si glorieux ;
Et qui vous est sans doute inspiré par les Dieux.
Allons tout disposer pour hâter l'entreprise ;
La Princesse à nos vœux sera bien-tôt soumise :
Le sang parle en son ame ; elle aime Sigibert ,
Leur amour par Clovis vient d'être découvert ;
Et peut-être sans moi de sa jalouse rage ,
Sur le Prince déjà seroit tombé l'orage.
Mais pour mieux détourner de si funestes coups ,
Je vais chercher ce Prince & l'amener vers vous.
Dès que tout sera prêt au gré de notre zèle ,
Nous verrons Albizinde, & nous rendrons chez elle.

S C E N E X.

LISOIS, *seul.*

Dieux ! conduisez nos coups ; ne nous enviez
La gloire de punir les plus grands attentats ;
Et laissez-nous jouir de la douceur suprême
D'avoir à notre Roi rendu le Diadème !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBIZINDE, ELLENIRE,

ALBIZINDE.



Implacable devoir , Manes de mes
Ayeux ,
Juste ressentiment contre un sang
odieux ,

Etes-vous satisfaits des efforts de mon
ame ?

D'un amant vertueux , je rejette la flâme ;
Je refuse son Trône , & sa main , & son cœur ,
Tandis que , sur le mien , lui seul règne en vainqueur.

Ah ! ma chere Ellenire , après cette victoire
Que , sur ma passion , a remporté la gloire ,
Je puis enfin , sans honte , avouer un amour
Que j'avois à tes yeux caché jusqu'à ce jour.

C. iij

Oui, j'adore Clovis; nos penchans, dès l'enfance,
Malgré tous mes efforts, étoient d'intelligence.

E L L E N I R E.

Eh, qui mieux que Clovis jamais a mérité
D'être, de tous les cœurs, adoré, respecté?
Des forfaits de son pere, il ne fut point coupable.

A L B I Z I N D E.

Ah! je sens que Clovis n'est que trop estimable!
Que mon cœur cependant se trouveroit heureux,
S'il ne devoit, hélas! que surmonter les feux!
Mais il doit immoler encor jusqu'à sa haine.

E L L E N I R E.

Madame, eh! quel devoir, jusques-là vous enchaîne?

A L B I Z I N D E.

O destin!

E L L E N I R E.

Avez-vous quelques secrets pour moi?
Ou pour me les cacher soupçonnez-vous ma foi?
Ne puis-je vous servir?

A L B I Z I N D E.

Tu ne peux que me plaindre.

O vous qui m'accablez, c'est assez me contraindre,
Intérêt de mon Sang, trop cruelle vertu,
Laissez du moins la plainte à mon cœur abattu!
O Dieux! à quels tourmens m'avez-vous condamnée!
Ou plutôt, quel Démon régla ma destinée?

Mais que fais-je? La plainte est un foible secours;
Toujours d'une ame lâche, elle fut le recours;

Peignant trop vivement le malheur qui nous blesse,
Elle entretient nos maux, accroît notre foiblesse;
Elle abat le courage, elle amollit le cœur;
Et c'est par-là sur-tout que l'amour est vainqueur.

Cédons sans murmurer, une force invincible.
A la haine, à l'amour, en vain me rend sensible,
Je soumettrai si bien leurs feux à mon devoir
Que sur moi dans ce jour ils seront sans pouvoir;
Qu'aux plus austères loix m'aflervissant moi-même,
On ne connoitra pas si je hais, ou si j'aime.

SCÈNE II.

ALBIZINDE, ELLENIRE, AGIONE.

AGIONE.

MAdame, un inconnu demande à vous parler,
C'est un secret, dit-il, qu'il vient vous révéler,
Qui pour vous, de son zèle, est une sûre preuve.

ALBIZINDE à Agione.

Qu'on le fasse approcher.



SCENE III.

ALBIZINDE, ELLENIRE.

ALBIZINDE poursuivant.

Quelle nouvelle épreuve!...
Est-ce quelque malheur qu'on me vient annoncer ?
Mais il vient. . . .

à Ellenire,

Laisse-nous.

SCENE VI.

ALBIZINDE, CHILDERIC *inconnu,*

AGIONE.

AGIONE au fond du Théâtre à Childeric.

Vous pouvez avancer.

SCÈNE V.

ALBIZINDE, CHILDERIC.

CHILDERIC inconnu à part.

Ciel ! ne m'abuse point ; que ton courroux expire !

ALBIZINDE.

Approchez , quels secrets avez-vous à me dire !

CHILDERIC inconnu.

Digne reste du Sang qu'adorent les Français ,
Enfin le juste Ciel touché de mes regrets ,
Avant que de mourir , permet que je vous voie ;
D'embrasser vos genoux , il m'accorde la joie.

ALBIZINDE.

De quelle trouble soudain , mon cœur est agité !

CHILDERIC inconnu.

Madame , pardonnez à ma fidélité ,
D'amour & de respect , cette legere marque ,
Attaché dès long-tems à votre vrai Monarque....

ALBIZINDE.

A Childeric ?

CHILDERIC inconnu.

A lui. . . je vous entends gémir !

ALBIZINDE.

Hélas ! de ses malheurs , vous me voyez frémir !

Leur souvenir fatal m'arrache encor des larmes.

CHILDERIC *inconnu.*

Qu'une amitié si tendre aura pour lui de charmes !

Je n'espérois pas moins : trop sûr de votre foi,

Je viens vous implorer. . . .

ALBIZINDE.

Pour qui ?

CHILDERIC *inconnu.*

Pour votre Roi,

Qu'assez & trop long-tems, le destin persécute.

En ces lieux près de vous, Childeric me députe.

ALBIZINDE.

Childeric ! quelle erreur !

CHILDERIC *inconnu.*

Madame, il n'est point mort.

Croïez-en mes sermens ; croïez-en mon rapport.

Votre seul intérêt est tout ce qui le touche ;

Et c'est lui qui vous parle aujourd'hui par ma bouche.

ALBIZINDE.

Quoi ! Gellon, dans son sang, n'a pas trempé ses mains ?

CHILDERIC *inconnu.*

Un fidèle sujet trompa ses noirs desseins.

ALBIZINDE.

A Gellon, de ce Prince, on a porté la tête.

CHILDERIC *inconnu.*

Le Chef qui le gardoit écarta la tempête,

Par fuite, en secret, l'empêcha de périr,
Et, d'un de ses soldats qui venoit de mourir,
Il présenta la tête & flatta la vengeance
De Gellon, dont ce coup affermit la puissance.
Cependant Childeric en Turinge ignoré,
A de nouveaux ennuis sans relâche livré,
Fugitif, consterné, traîne encore une vie,
De crainte, de périls, de malheurs poursuivie.

Le fidèle Evagès fut instruit de son sort,
Mais quand de cet ami, le Prince apprit la mort,
Pour rendre sa retraite encor plus assurée,
Il a souvent erré de Contrée en Contrée,
Déguisant avec soin ses malheurs & son nom,
Des perfides amis, craignant la trahison,
Tant que Gellon vécut & pendant votre enfance,
Il n'osa dans ces lieux hasarder sa présence.
Il espéroit toujours qu'un heureux changement
De remonter au Trône, offriroit le moment :
De vous seule, Madame, il peut se le promettre,
Et lui-même, en vos mains est prêt à se remettre.

ALBIZINDE.

Qu'il vienne sans tarder ! pour lui rendre son rang,
Je saurai, s'il le faut, répandre tout mon sang.

Clodoade & Lisois ici doivent se rendre ;
Un important secret que l'on vient de m'apprendre
M'est garant que, par eux, de si justes projets
Pourront avoir bientôt un glorieux succès,

CHILDERIC *inconnu*,

Vous voulez vous fier au traître Clodoade ?

ALBIZINDE.

Ce que j'apprends de lui déjà me persuade
Que jamais, pour ses Rois, il ne s'est démenti,
Et que si, d'un perfide, il a pris le parti,
Ce fut pour mieux servir une Maison auguste,
Et qu'il fut en secret, toujours fidèle & juste.
On vient... éloignez-vous; d'abord qu'il sera tems
De leur faire savoir ces desseins importants.
Je vous avertirai.

(Childeric se retire dans une coulisse.)

SCENE VI.

ALBIZINDE, CLODOADE, LISOIS.

ALBIZINDE *poursuivant*.

QU'avec impatience,
De vous deux, en ces lieux, j'attendois la présence,
D'un bonheur imprévû, l'on vient de me flatter,
Et Sigibert lui-même est venu m'attester
Que, du Roi malheureux, il tenoit la lumière,
Que, trompant, de Gellon, la fureur meurtrière,
Clodoade sauva ses jours de ce danger,
Et qu'enfin en ce jour, il alloit nous venger.

N'ose-t-on point, Lisois, imposer à ma haine ?
Parlez.

L I S O I S.

N'en doutez point : la preuve en est certainé ;
Plus que moi fortuné , ce généreux ami
N'a pas servi ces Rois , ni leur sang à demi ,
Madame : à Sigibert , par une heureuse audace ;
D'un fils mort de Gellon , il fit remplir la place.

A L B I Z I N D E à Clodoade.

Eh pourquoi , si long-tems , me le dissimuler ?
Hélas ! que craigniez-vous , en m'osant révéler
Un secret qui vous eût donné ma confiance
Et , de mes noirs ennuis , calmé la violence ?
Sensible à vos bienfaits , au lieu de vous haïr...

C L O D O A D E.

Je craignois des transports qui pouvoient nous trahir,
Madame : je n'ai dû me fier à personne
Qu'au moment d'élever mon Prince sur le Trône ;
Et Sigibert lui-même ignoroit ses destins.
Honteux de vos mépris , touché de vos chagrins ;
J'ai voulu mille fois vous rendre l'espérance ;
Mais vos vrais intérêts m'ont imposé silence.

A L B I Z I N D E.

Dieux!.... aprèst ant de soins pour ce malheureux fils ;
Le plus flatteur espoir me doit être permis.

O cœurs vraiment Français, & de ce nom trop dignes ;

J'exige ici de vous des bienfaits plus insignes !

Ce Roi pour qui nos pleurs, tant de fois ont coulé ;
Childeric n'est point mort ; en Turinge exilé....

L I S O I S.

Qu'entends-je ?

C L O D O A D E.

Childeric ! comment ! par quel prodige ?
L'on cherche à vous surprendre.

A L B I Z I N D E.

Il est vivant, vous dis-je.
Un Etranger ici, de sa part arrivé
Pourra vous informer comment il s'est sauvé.

S C E N E V I I.

CHIDDERIC, ALBIZINDE, CLODOADE,

L I S O I S.

A L B I Z I N D E *poursuivant.*

Venez, de Childeric, venez, Ami sincère ;
Instruisez-nous du sort d'une Tête si chère !
Ne craignez rien ; parlez ; ces fidèles Sujets,
Au péril de leur vie, appuieront les projets.

L I S O I S.

Que vois-je ! Dieux ! quels traits !

C L O D O A D E.

Puis-je le méconnoître ?

L I S O I S *se jettant aux genoux du Roi.*

Non , je n'en doute point. Ah , Seigneur !

C L O D O A D E *s'y jettant aussi.*

Ah, mon Maître !

A L B I Z I N D E.

Qu'entends-je ! quoi , c'est vous ! c'est mon Roi que
je voi !

Par cet embrassement , Seigneur , permettez-moi....

C H I L D E R I C.

O jour cent fois heureux ! jour pour moi plein de
charmes !

A L B I Z I N D E.

O Dieux ! dans votre sein , je puis sécher mes larmes !

C H I L D E R I C.

Je ne me souviens plus de mes malheurs passés ;

Ces doux embrassemens les ont tous effacés.

Après tant de périls , tant de peines mortelles ,

Je revois des Sujets généreux & fidèles !

Vous tenez dans vos mains le sort de votre Roi ;

Sans crainte il s'abandonne , Amis , à votre foi.

L I S O I S.

Vous vivez , il suffit , avant qu'on le soupçonne ,

Nous vous devons , Seigneur , remettre la couronne.

CHILDERIC.

Que ces nobles transports, cher Lisois, me sont doux !
Mais que puis-je espérer ? pour moi, que ferez-vous ?

CLODOADE *avec empressement.*

Ce que, pour votre fils, nous allions entreprendre.

CHILDERIC.

Mon fils ! est-il vivant ? ah ! que viens-je d'entendre ?

ALBIZINDE.

Seigneur, c'est Clodoade à qui vous le devez :

C'est lui par qui ses jours ont été conservez.

à Clodoade.

CHILDERIC.

Que ne te dois-je point ! vos faveurs se déploient,
Que de biens en un jour, Dieux ! vos bontés m'en-
voyent !

Mais achevez, Ami ; montrez-moi ce cher fils :

Que mes plus tendres vœux à l'instant soient remplis !

à Albizinde.

Madame, pardonnez à cette impatience,
Qui me fait, un moment, quitter votre présence :

ALBIZINDE.

Ce transport est trop juste : allez, mais promptement

Reprenez votre azile en mon appartement :

Mon ame loin de vous seroit trop allarmée :

CHILDERIC.

A ! de tant de vertus, que la mienne est charmée,

Puisse le juste Ciel, par un heureux succès

Me donner le pouvoir de payer vos bienfaits !

SCÈNE

SCENE VIII.
ALBIZINDE, CLODOADE.

CLODOADE.

VOici l'heureux moment , généreuse Princesse ;
Qui doit faire éclater le zèle qui vous presse.
C'est vous à qui , du Roi le destin est remis ,
Et vous pouvez , d'un mot , perdre ses ennemis.

ALBIZINDE.

Eh bien , me voilà prête à vous donner l'exemple :
Que faut-il ?

CLODOADE.

Dès l'instant , il faut se rendre au Temple ;
Il faut flatter Clovis que , renduë à ses vœux ,
Vous voulez par l'hymen , satisfaire ses feux.
C'est-là qu'il doit trouver la mort qu'on lui destine.
La haine des Tyrans qui toujours vous domine ,
Ne nous a pas permis , Madame , de penser
Qu'à suivre ce projet , vous dussiez balancer.
Tout est prêt ; & je vais avancer cette fête ,
Annoncer à Clovis que rien ne vous arrête ,
Et que vous consentez , au gré de ses desirs ,
A venir , par l'hymen , terminer ses soupirs.

D

S C E N E IX.

ALBIZINDE *seule.*

L' Ai-je bien entendu ! grands Dieux ! quel coup
de foudre !

Cruels , qu'exigez-vous ? pourrai-je m'y refoudre ?
Moi , feindre de répondre aux transports de Clovis ,
Abuser de l'amour dont son cœur est épris ,
Pour l'entraîner au Temple , où mille mains armées ,
Contre ses tristes jours , de fureur animées
L'attendent pour porter le couteau dans son sein ,
Et le faire tomber sous le fer assassin ?

N'étoit-ce pas assez d'avoir , malgré ma flâme ,
Porté le désespoir dans le fond de son ame ?
Quoi , pour chasser Clovis de ce Trône usurpé ,
Par moi , du coup mortel , faut-il qu'il soit frappé ?

Mais , à ce noir projet , si mon cœur se refuse ,
Où cacher ma foiblesse , où trouver une excuse ?
Si l'on manque ce coup , peut-être dès ce jour ,
Je perdrai Childeric & son fils sans retour ;
Je perdrai leurs amis qui sur moi se reposent
De la juste vengeance où leurs bras se disposent.
Ah ! mon nom , à jamais , dût-il être en horreur ,
Je ne puis me prêter , Dieux ! à tant de fureur !

Nous devons à nos Rois nos biens & notre vie ;
Heureux qu'en les servant , elle nous soit ravie !
Mais ils ne peuvent pas exiger qu'un Sujet
Fasse une trahison , ou commette un forfait.

Tu frémis vainement ; vainement tu t'allarmes ?
Il faut verser du sang , non d'inutiles larmes !
Il faut que dans ce jour enfin tu fasses choix
Du sang de ton Amant , ou du sang de tes Rois.
Ah ! quel choix, justes Dieux ! quelle épreuve cruelle !
Pouvez-vous y réduire une foible mortelle ?

Que fais-tu, malheureuse ? Ah ! par de beaux efforts ,
Cours réparer ta honte & tes lâches transports !
Oui , par ta mort , Clovis , tu dois payer la gloire
D'avoir , à ma vertu , disputé la victoire !

Elle veut s'en aller ; elle apperçoit Clovis.

En quel tems , à mes yeux , ô Ciel ! viens-tu l'offrir ?
Raison , Gloire , Devoir , venez me secourir !

SCENE X.

ALBIZINDE, CLOVIS.

CLOVIS.

ENfin , pour mon bonheur , Madame , tout s'em-
presse :

Vous couronnez mes feux , adorable Princesse ;
D ij

Que ce charmant aveu me comble de douceurs,
Et qu'il répare bien tant d'injustes rigueurs!

Mais quand je m'abandonne à ce bonheur suprême,
Vous détournez les yeux! quelle froideur extrême?

ALBIZINDE.

Hélas!

CLOVIS.

Vous gémissiez! sans pousser des soupirs,
Ne sauriez-vous combler mes plus tendres desirs?
Quoi! n'approuvez-vous pas que ce doux hymenée,
A vos jours glorieux, joigne ma destinée?

ALBIZINDE.

O Ciel! quel est l'hymen que vous me demandez!

CLOVIS.

Eh quoi! c'est par des pleurs que vous me répondez?
Je vois qu'on m'a flatté d'une espérance vaine:
Ces nœuds, pour moi, si chers font toujours votre
peine.

ALBIZINDE.

Je suis prête à vous suivre au Temple en cet instant;
L'on ne vous trompoit point; allons.... on nous at-
tend....

CLOVIS.

Vous frémissez!

ALBIZINDE.

Ah Dieux!

CLOVIS.

Madame, expliquez-vous, éclaircissez ce trouble.
Votre crainte redouble!

Ah ! ne me laissez point dans ce doute cruel !
C'est, sur mon triste cœur, porter le coup mortel.

ALBIZINDE.

Vivez, Seigneur, vivez !

CLOVIS.

Eh, comment puis-je vivre ?

A d'éternels tourmens, votre haine me livre.

ALBIZINDE.

Non, je ne vous hais pas.

CLOVIS.

Venez donc, sans trembler,

Par un heureux hymen....

ALBIZINDE.

Non, c'est trop m'accabler !

Ah ! ne me parlez plus de cet hymen funeste !

Plus vous montrez d'ardeur, & plus je le déteste.

J'irois... moi... sans horreur, je ne puis y penser.

Au nom de votre amour, cessez de m'en presser !

Je m'égare... je cède à ma frayeur extrême...

Si mon cœur en frémit, c'est parce qu'il vous aime.



SCENE XI.

CLOVIS *seul.*

A H ! Madame, arrêtez... c'est en vain... elle fuit!
Qu'ai-je entendu , grands Dieux ! où me vois-je
reduit ?

Elle m'aime , dit-elle : ah ! douceur achevée ,
Que , jusqu'ici , mon cœur n'avoit point éprouvée !
Elle m'aime ! & pourtant à l'aspect du lien ,
Qui devrait assurer son bonheur & le mien ,
Tremblante , elle est en proie aux plus vives allarmes !
Elle frémit d'horreur ; elle verse des larmes !
Quel est donc ce mystère ! Ah ! courons sur ses pas !
Il faut développer ce funeste embarras.

SCENE XII.

CLOVIS, GONTARIS, GARDES.

GONTARIS.

Songez à prévenir une horrible disgrâce ;
Je tremble du péril , Seigneur, qui vous menace ,
On dit qu'un Etranger arrivé depuis peu ,
De la rebellion , vient allumer le feu ;

Il en veut à vos jours & sans doute à l'Empire :
Même on croit qu'avec lui, la Princesse conspire.
On les a vû tous deux long-tems s'entretenir,
Et chez elle, à l'instant, on l'a vû revenir.

CLOVIS.

Ah ! je n'en doute point ; contre moi l'on conspire ;
Albizinde le fait ; elle craint de le dire ;
Quelque grand intérêt la retient... approchez ,
Gardes , empressez-vous ; de toutes parts , cherchez
Un perfide Etranger qui , dans ces lieux se cache ;
Allez , de sa retraite , aussi-tôt qu'on l'arrache ;
Qu'on ne le quitte point ; & qu'on l'amene ici ,
De cette trahison je veux être éclairci.

SCENE XIII.

CLOVIS, GONTARIS.

CLOVIS *poursuivant.*

ET toi , que de mes jours , la sûreté regarde
Aux endroits les moins sûrs , fais redoubler la
garde.



D iiii

SCENE XIV.

CLOVIS *seul poursuivant.*

GRands Dieux ! si , pour punir un pere criminel,
Vous voulez sur mon sein lancer le coup mortel,
Faites , que poursuivant une illustre victoire,
Je tombe avec honneur dans les Champs de la gloire !
Mais ne me laissez pas honteusement périr !
De la mort des Tyrans , Clovis doit-il mourir ?

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBIZINDE *seule.*

U fuirai-je ! en quels lieux puis-je
cacher ma honte ?

Clovis est donc instruit du feu qui te
surmonte ;

Tu viens de déclarer , malheureuse...

& c'est peu :

De tes crimes encor , le moindre est cet aveu.

Ces indignes transports dont ta gloire est flétrie ,

Vont peut-être , à ton Roi , faire perdre la vie ;

Par l'ordre de Clovis , des soldats furieux

L'accablent sous les fers , l'arrachent de ces lieux ;

Sans doute il va périr ! nul espoir ne me reste.

Voilà quel est le fruit de mon amour funeste !

Perfide envers mon sang , parjure envers mon Roi ,

C'est à son ennemi que je garde ma foi.

Rien n'a pû l'emporter sur ma lâche foiblesse :
A l'aspect de Clovis, ma timide tendresse
N'a vû que les périls qui menaçoient ses jours ,
Et m'a fait , malgré moi , voler à son secours.

Cruels , dont j'attendois une illustre victoire ,
Vous , funeste devoir , vous , importune gloire,
Quel est votre pouvoir sur les foibles mortels ?
Pourquoi les fatiguer par tant d'assauts cruels ,
Si vous les trahissez , ou n'avez pas la force
D'étouffer , de l'amour , la plus legere amorce ?

La mort est le seul bien , où mes tristes souhaits...
Mais c'est perdre le tems en stériles regrets !
De Clovis , s'il se peut , défarmons la furie ;
Pour sauver Childeric , aimons encor la vie ;
Courons : déjà peut-être on le mene à la mort.

S C E N E II.

ALBIZINDE, SIGIBERT, VALAMIR.

ALBIZINDE *poursuivant.*

SEigneur , de Childeric , vous a-t-on dit le sort ?
On vient de l'arrêter ; dans les fers on l'entraîne :
S'il trompa , de Gellon , la fureur inhumaine ,
Peut-être il périra par l'ordre de Clovis.
Ah ! s'il est vrai , Seigneur , que vous soyez son fils ,

Allez rassembler ceux qui pour lui s'intéressent ;
 Pour conserver ses jours, qu'ils viennent, qu'ils s'empres-
 sent ;
 Mettez-vous à leur tête ; & faites en ce jour
 Ce qu'exige le sang, le devoir & l'amour.
 Moi, je vais, de Clovis implorer la clémence,
 Sans lui nommer le Roi, parler pour sa défense ;
 Je vais me déclarer hautement son appui ;
 L'arracher à la mort, ou périr avec lui.

S C E N E III.
 SIGIBERT, VALAMIR.

SIGIBERT.

VA, pour ce que je suis, je me ferai connoître ;
 Et je servirai bien le Sang qui m'a fait naître !
 Childeric est vivant ! qu'on t'a mal obéi ,
 Gellon ; ainsi toujours , partout , tu fus trahi !
 O Dieux ! qu'il a fallu m'imposer de contrainte !
 Que ma haine , en secret , a souffert de la feinte !
 Pour mon pere , on m'offroit mon plus grand ennemi ;
 Forcé de l'embrasser , tous mes sens ont frémi !
 Je voulois lui parler , interdit à sa vûe...
 Non , il ne fut jamais de si triste entrevûe :
 Je ne songeois enfin qu'à hâter son tourment.
 Qui n'eût été surpris ! il faut , en ce moment ,

Ou je crois , sur mon front , poser le diadème ,
Qu'à mon fier ennemi , je le cède moi-même ,
Tout alloit réussir selon ses vœux secrets ,
Si je n'eusse rompu les funestes projets.

Admire comme ici le Ciel me favorise !
Comme au gré de mes vœux , guidant mon entreprise ,
Mes ennemis trompés se livrent à mes coups !
Aucun ne me connoît , & je les connois tous ;
A ma haine , sans crainte , eux-mêmes s'abandon-
nent ;

Je puis les immoler avant qu'ils me soupçonnent ,
Je triomphe ! déjà mes soins ont réussi ;
Déjà secrètement , par mon ordre , éclairci ,
Clovis a fait chercher un Etranger perfide ;
Il a fait éclater la crainte qui le guide.
Dans sa fureur encor , pour le mieux engager ,
Qu'il apprenne au plutôt que ce même Etranger
N'est autre que le Roi , qui plein de sa vengeance ,
Tentoit de recouvrer la suprême puissance.

Ainsi m'étant défait du pere par le fils ,
J'irai , de Childeric , soulever les amis ,
Qui , brûlant de venger celui qu'on croit mon pere ,
Feront , contre Clovis , éclater leur colere.
Dès-lors , un doux hymen terminant mes soupirs ,
Rangera sous mes loix l'objet de mes desirs.
Mais aiant , sur mon front , affermi la Couronne ,
Il faut qu'à d'autres soins , ma fureur s'abandonne ;

Il faut punir tous ceux qui trahirent Gellon ;
Et découvrir alors ma naissance & mon nom.

VALAMIR.

Je ne vous puis , Seigneur , déguiser ma surprise ;
Même en fervant l'ardeur dont votre ame est éprise ;
Je ne concevois pas pourquoi , par vos avis ,
Vous mettiez Childeric dans les fers de Clovis ;
Pourquoi , d'un ennemi , la vie étoit sauvée ,
Dans le moment qu'au Temple , il l'auroit achevée !
Dès que j'ai vû le Roi de retour aujourd'hui ,
J'ai crû que satisfait de regner après lui ,
Et sûr , après sa mort , d'obtenir la Couronne ,
Que le nom de son fils , par la feinte vous donne ,
Vous auriez attendu que par l'ordre des Dieux...

SIGIBERT.

Ah ! que tu connois mal un cœur ambitieux !
Sans relâche enflâmé par la soif qui le guide ,
Plus il est avancé , plus il devient avide :
Péril , noirceur , forfait , il fait tout affronter ;
Et le Trône , ou la mort peuvent seuls l'arrêter.
Quand je puis voir , avant la fin de la journée ,
Par des crimes cachés , ma tête couronnée ,
Tu voudrois donc qu'aux Dieux , je remisse mon sort ;
Et qu'à leur gré , du Roi j'attendisse la mort ?
Non , peut-être trop tôt l'on pourroit me confondre.
Et qui peut en effet , Valamir , me répondre

Qu'à d'autres qu'à Lisois , le perfide Evagès
N'aura pas , en mourant , confié ses secrets ?

Ah ! je dois prévenir ma honte & mon supplice !

Négliger les momens où le Ciel est propice ,
C'est vouloir échouer , & l'armer contre nous :
Ils sont courts, ces momens ; mais ils brillent pour tous :
Cette Fortune enfin que sans cesse on accuse ,
Ce Bonheur , ce Malheur sur lesquels on s'abuse ,
Ne sont , pour qui les voit d'un œil judicieux ,
Que l'usage qu'on fait d'un tems si précieux.

Achevons , il est tems de signaler la rage ,
Dont le sang de Gellon échauffe mon courage !
Et quand même ces Dieux , qui semblent m'obéir ;
Ne m'auroient tant flatté que pour mieux me trahir ;
Oui , quand même en secret la voix de la nature
Plus forte que ma rage & que mon imposture ,
En faveur de son père , attendriroit Clovis ;
De ma main immolant & le père & le fils ,
Je sçaurois bien moi-même achever ma vengeance ;
Plûtôt que de céder la suprême puissance !

Clodoade revient !



SCÈNE IV.

SIGIBERT, CLODOADE, VALAMIR.

SIGIBERT *poursuivant.*

T On projet est détruit !
Clovis l'a découvert ; qui peut l'avoir instruit ?

CLODOADE.

Pour comble de malheurs, il faut que je l'ignore :
Que , pour venger le Roi , mon bras ne puisse encore
Percer le sein du Traître & punir ses forfaits !
Mais il ne verra pas accomplir ses souhaits.
Les amis qui tantôt au gré de notre envie ,
Dans le Temple , à Clovis , alloient ôter la vie ,
A la voix de Lisois , de courroux enflammés ,
Pour sauver Childeric , déjà sont tous armés ;
L'on n'attend plus que vous : courez à force ouverte ,
Délivrer votre pere , & prévenir sa perte ;
Hâtez-vous ; à regret je vous vois en ces lieux ;
Profitez d'un moment qui nous est précieux.

SIGIBERT.

Oui , je cours achever tout ce que ma colere
M'inspire pour venger & ma gloire , & mon pere.

S C E N E V.

CLODOADE *seul.*

Nous, allons, pour gagner encor quelques momens
Appaïser, de Clovis, les premiers mouvemens.

S C E N E V I.

CLOVIS, CLODOADE, SUITE DE
CLOVIS, GARDÉS.

C L O V I S.

C Her Clodoade, éh bien, tu vois la récompense,
Qu'obtiennent, en ce jour, mes bienfaits, ma
clemence !

Mais, grace aux Immortels, le complot est connu :
Son Auteur, dans les fers, est déjà retenu :
L'on doit me l'amener : l'appareil des supplices
L'engagera sans doute à nommer ses complices.
La Princesse sur tout y trempoit sûrement ;
L'Assassin s'est trouvé dans son appartement :
Et mon amour encor tremble à se plaindre d'elle :
Mais mon frere l'adore, & ce Prince infidelle ;

Dans

Dans sa jalouse ardeur , a pû seul conspirer,
 Tout le rend criminel ; il faut s'en assurer :
 Ne parle plus pour lui ; je veux qu'on le prévienne ;
 Sous une sure garde , allez qu'on le retienne.

C L O D O A D E.

La défiance est juste ; il faut tout prévenir :
 Mais songez qu'un grand Roi toujours tarde à punir ;
 Que...

C L O V I S.

Cours exécuter un ordre nécessaire ;
 Obéis sans tarder , & crains de me déplaire !

S C E N E VII.

CLOVIS , ALBIZINDE , SUITE DE
 CLOVIS , GARDES.

A L B I Z I N D E.

JE sçais combien je suis criminelle à tes yeux ,
 Clovis , & je me rends captive dans ces lieux.
 Mais cependant , malgré tout ce que tu dois croire ,
 Moi-même , plus que toi , jalouse de ta gloire ,
 Quand je dois craindre tout de ton juste courroux ,
 J'ose venir encor m'opposer à tes coups :
 Je t'ose hardiment demander une grace.
 Juge de mon estime en voyant mon audace.

E

J'attends ici de toi le plus sublime effort
Où peut , de la vertu , s'élever le transport.
Songe , songe de plus que tu me dois la vie ;
Sans les soins de ma flâme , on te l'auroit ravie.
Hélas ! j'en ai trop dit pour le defavoïer ,
De mes efforts , l'amour a trop sçu se jouïr.
Tremblante des périls qui menaçoient ta tête ,
Pour te mettre à couvert d'une horrible tempête ,
Enfin j'ai tout trahi , ma gloire & mon devoir ;
Triomphe : sur mon cœur voi quel est ton pouvoir !
Mais , par reconnoissance , accorde ma demande ;
Tant d'ardeurs pour tes jours valent bien qu'on me
rende

Un malheureux Caprif qu'en mon appartement ,
Tes Gardes , par ton ordre , ont pris indignement.
Fût-il à ton égard mille fois plus coupable ,
D'un projet plus cruel , fût-il encor capable ,
Pour lui tout pardonner , ton cœur lui doit assez ,
Puisque , sans les périls , sur ta tête amassés ,
Albizinde toujours t'eût caché qu'elle t'aime.

CLOVIS.

Mon cœur , de cet aveu , sent le bonheur suprême :
Et l'Empire , & mes jours ne sont qu'un foible prix
Du charme que ces mots versent dans mes esprits.
Je veux vous obéir : daignez au moins m'apprendre
Quel intérêt si grand , en lui , vous pouvez prendre ?

Quel est cet Etranger ? pourquoi , contre mes jours,
Osoit-on recourir à de lâches détours ?
Pourquoi vous-même enfin , à ma mort , résoluë ,
Vous feigniez , à mes vœux , de vous être renduë ?
Tirez-moi de l'horreur de toujours soupçonner ;
Je me fais un plaisir de pouvoir pardonner :
Je consens d'oublier une coupable audace ;
Mais que je sache au moins sur qui tombe ma grace !
Quels sont mes ennemis ! parlez.

ALBIZINDE.

Les vrais Français.

As-tu donc , de ton Pere , oublié les forfaits ?
Sais-tu pas que , du Ciel , la justice sévère
Poursuit sur les enfans , les crimes de leur pere.
Si tu veux le fléchir , & gagner tous les cœurs ,
Le tien doit s'enflâmer des plus nobles ardeurs :
Tu dois , par des vertus , des mortels adorées ,
Vers la gloire , t'ouvrir des routes ignorées ;
Et laissant loin de toi les vulgaires Héros ,
Purifier ton sang par des hauts-faits nouveaux.
Il faut qu'à tes bienfaits , qu'à ta clemence illustre ,
Tu sçaches ajoûter encore un nouveau lustre ;
Il faut enfin , Clovis , sans daigner t'informer
Quels Traîtres , pour ta perte avoient osé s'armer ,
Sans vouloir t'éclaircir des motifs qui me guident ,
Que la gloire & l'amour , en cet instant décident !

E ij

Surtout ne pense pas que j'ose te tromper ,
 Ni que d'un coup plus sûr l'on cherche à te fraper ;
 L'amour qui t'a sauvé , qui rend mon cœur si lâche ,
 Te répond d'une vie où la mienne j'attache.

CLOVIS.

Non , plus vous me pressez , Madame , & plus je vois
 Que ma gloire elle-même est contraire à vos loix.
 Pardonner des forfaits , absoudre des coupables ,
 Sans oser pénétrer leurs projets exécrables ,
 C'est foiblesse du moins , si ce n'est lâcheté :
 On signale bien mieux sa générosité ,
 Madame , en accordant un pardon magnanime ,
 Après avoir connu l'énormité du crime.
 Si ma gloire vous touche , instruisez-moi de tout ,
 Et faites-la vous-même éclater jusqu'au bout.

ALBIZINDE.

(à part.)

Eh bien . . . que fais-je , ô Ciel ! . . . si tu veux ma
 réponse ,
 Fais-moi voir ton Captif , il faut qu'il la prononce.

CLOVIS.

Que dites-vous ! comment ! quel droit a-t'il sur vous ?
 Madame , éclaircissez . . .

ALBIZINDE.

Se mettant aux genoux de Clovis.

J'embrasse vos genoux ;
 Si vous brûlez pour moi , qu'il paroisse à ma vûe !
 Vous saurez tout , Seigneur , après cette entrevûe.

C L O V I S.

Dieux ! que croirai-je !... eh bien , qu'on l'amène à
à vos yeux.

(*aux Gardes*)

Gardes faites venir le Captif en ces lieux,
à *Albizinde*.

Je me rends à vos vœux ; mais à mon tour , Madame ,
Je vous conjure encor de couronner ma flâme ;
Par l'Hyménée enfin contentez mon amour ,
Je l'exige , ou je vais avant la fin du jour . . .
Le Captif vient . . . songez quel péril le menace ,
Et que de vous dépend son supplice , ou sa grace.
aux Gardes en s'en allant.
Gardes , écarterez-vous.

S C E N E V I I I.

C H I L D E R I C *enchaîné* , A L B I Z I N D E.

A L B I Z I N D E *à part.*

Q U e ces indignes fers.
Font souffrir à mon cœur de supplices divers !
Voilà donc mon ouvrage ! en horreur à moi-même . . .
à *Childeric*.

Ah ! Seigneur , connoissez mon désespoir extrême !

E iij

CHILDERIC.

Madame , de mon fort , je sens peu les rigueurs ,
Puisque vous partagez avec moi mes malheurs.
Mais off'ons à leurs coups une ame plus docile ;
Armons-nous de constance ; & d'un regard tranquile...

ALBIZINDE.

Cette noble assurance est digne d'un Héros ;
Mais si vous connoissiez tout l'excès de vos maux ;
Si vous saviez , Seigneur , qu'une main trop chérie ,
A ce nouveau revers expose votre vie ;
Tant de traits imprévus pourroient vous ébranler ;
Mes regrets ne pourroient du moins vous consoler.

CHILDERIC.

Non, non, votre amitié me sera toujours chère ;
J'aurai toujours pour vous les tendresses d'un pere.

ALBIZINDE.

Je ne mérite plus des sentimens si doux ;
Je ne suis digne , hélas ! que de votre courroux.

CHILDERIC.

Vous !

ALBIZINDE.

Je ne cherche point à vous cacher mon crime :
Dans l'aveu de sa faute , une ame magnanime ,
Trouve le seul secours qui la peut soulager.
Feindre ici , ce seroit encor vous outrager.

Si votre ennemi vit ; s'il est encore au Trône ;
Si vous êtes aux fers & perdez la couronne ;
C'est moi, Seigneur, c'est moi qui viens de vous trahir.

CHILDERIC.

Qu'entends-je !

ALBIZINDE.

C'est ce cœur qui n'a pû m'obéir.
Je voulois , de ma foi , donner un grand exemple ;
J'allois , pour l'immoler , mener Clovis au Temple ;
Je me sacrifiois aux loix de mon devoir ;
D'un ascendant vainqueur , j'ignorois le pouvoir.
En vain, devant Clovis , mon cœur s'armoit de feinte ;
Il n'a pû , jusqu'au bout , soutenir la contrainte ;
Un regard incertain , un soupir indiscret
Ont malgré mes efforts , déclaré le secret.

C'en est trop : éclatez contre un cœur si coupable !
Ma honte , ma douleur , le remords qui m'accable
N'attendent , pour me faire expirer à vos yeux ,
Que vos reproches dûs à ce crime odieux.

CHILDERIC.

Pour le fils de Gellon , votre ame est enflammée ?
Dieux ! quel comble d'horreur !

ALBIZINDE.

Ses vertus m'ont charmée.
Malgré moi , leur éclat a sçû me captiver.
Mais pourquoi n'osons-nous, Seigneur, les éprouver ?

Témoin de leurs transports , sûre de la victoire
Qu'aussitôt , sur Clovis , eut renporté la gloire ,
A ses bontés ici , je voulois recourir ;
Et j'ai crû mille fois devoir tout découvrir.

CHILDERIC.

Eh ! quel indigne espoir auroit pû vous séduire ?
A cette honte encor , vouliez vous me réduire ?
Vouliez-vous , lâchement lui déclarant mon nom ,
Après m'avoir trahi , mander mon pardon ?

ALBIZINDE.

Cet Empire usurpé qu'il ne tient que du crime ,
A révolté souvent son ame magnanime.
Un doux espoir me luit : s'il sçavoit votre sort ;
Ah ! s'il vous connoissoit ; & par un digne effort ,
Si je lui promettois ma main pour récompense ;
Il est trop vertueux pour croire qu'il balance.
Il met déjà ce prix à votre liberté ,
Et porteroit plus loin la générosité.

CHILDERIC.

Eh bien , Madame , allez ; devenez la conquête
De celui dont le pere a condamné ma tête ,
Et , plus barbare encor que les plus durs Tyrans ,
S'est abreuvé , saoulé du sang de vos Parens ,
Du sang de votre Reine , & du sang de vos Freres ;
Et qui , lui seul , a fait l'excès de nos miseres.
Mais ne vous flattez pas qu'à cet infâme prix ,
De vivre , de regner , je sois jamais épris.

Rien ne peut , de mes maux , faire tarir la source :
Mais pour ma gloire encore , il est un ressource ;
Et c'est la seule enfin

ALBIZINDE.

Eh quoi

CHILDERIC.

Mourir en Roi :

En attendre l'arrêt sans trouble & sans effroi.
J'ai fait ce que j'ai dû pour remonter au Trône ;
Vous, sur qui je comptois , le Ciel, tout m'abandonne :
Mon sort , en échouant , n'est pas moins glorieux ?
Tenter est des Mortels , réussir est des Dieux.
C'est peu , pour un Monarque amoureux de la gloire ,
Qui veut vivre à jamais au Temple de mémoire ,
Que de savoir toujours , de lauriers se couvrir ,
Que de savoir regner , il doit savoir mourir.
Dans cet instant fatal , on voit ce que nous sommes ,
Et c'est un beau trépas qui fait l'eul les grands hommes.

Mais au tombeau , du moins j'emporte la douceur
De savoir qu'en un fils , il me reste un vengeur.
De Sigibert , Clovis ne s'est pas rendu maître :
Ce fils me vengera : le tems viendra peut-être ,
Où , lassés d'appuier la race de Gellon ,
Les Dieux rendront justice au sang de Pharamon.

ALBIZINDE.

Mais , Seigneur , permettez

CHILDERIC.

Je ne veux rien entendre !

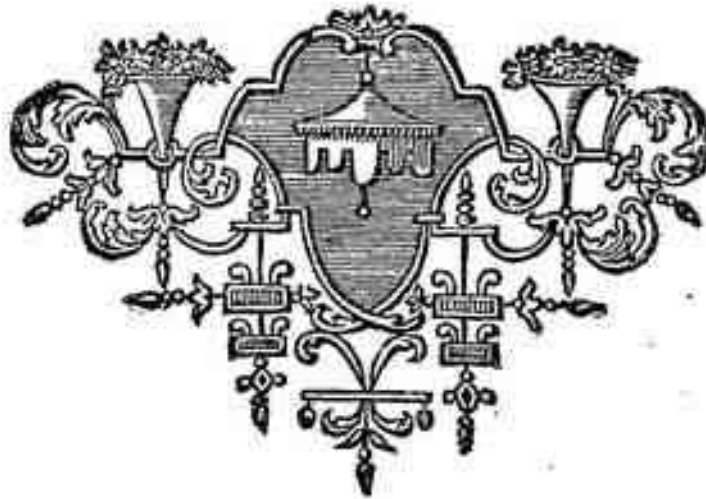
La mort fait tous mes vœux : adieu , je cours l'attendre :

Eh ! ne mourrois-je pas de honte & de douleur
De voir bruler mon sang d'une coupable ardeur ?

ALBIZINDE.

Je ne vous quitte point : à ma gloire rendue,
Je m'en vais , avec vous , mourir à votre vûe.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS, GONTARIS, SUITE, GARDES.

CLOVIS.



Ui, Gontaris, allez ; je veux voir l'E-
tranger,
Je veux voir la Princesse & les interro-
ger :
Qu'on les fasse venir.

SCENE II.

CLOVIS *poursuivant.*

Pénétrons dans leur ame,
Voyons quel fort enfin doit obtenir ma flâme.

Mais à peine ai-je vû ce Captif malheureux ,
Que depuis , dans mon cœur , regne un désordre af-
freux :

Un desir curieux me presse , me dévore ,
Et m'excite en secret à le revoir encore.

Ah ! faut-il s'étonner de me troubler pour lui !

Ce que j'adore , hélas ! s'en déclare l'appui.

De puissans intérêts les unissent ensemble ;

Ce n'est pas sans motif que la Princesse tremble.

Mais voici le Captif.

SCENE III.

CHILDERIC *enchaîné* , CLOVIS , SUITE ,
G A R D E S .

C L O V I S à *Childeric*.

APproche , malheureux !

à part.

Son intrépidité , son front majestueux

Ont déjà redoublé le trouble qui m'agite :

Je sens qu'en sa faveur , tout déjà sollicite.

à Childeric.

Je fais que , sur mes jours , tu voulois attenter ;

Quelque soit le motif qui pouvoit t'y porter :

Si-tôt que c'est moi seul que regarde une offense,
Apprends que le coupable est sûr de ma clémence :

CHILDERIC *à part.*

Où suis-je ! justes Dieux !

CLOVIS.

Mais dis moi seulement
Qui t'engageoit au crime ; & par quel mouvement,
T'armois-tu contre moi ?

CHILDERIC *à part.*

Pour mon fils , la Nature
N'avoit point , dans mon cœur , excité ce murmure !

CLOVIS.

Réponds , parle.

CHILDERIC

Clovis , oui , tu me dois la mort !
Termine , en m'immolant , la rigueur de mon sort ,
J'allois . . .

CLOVIS.

Eclaircis-moi sur ce que je demande ,
Et songe à m'obéir lorsque je te commande.
Quel país est le tien ? quel est ton nom , ton rang ?

CHILDERIC.

Respecte mes secrets : j'avois soif de ton sang :
Je touchois au moment , où je l'allois répandre.
Frappe , dis-je ! c'est tout ce que je puis t'apprendre.

CLOVIS.

Non , non , qui que tu sois , triomphe jusqu'au bout ;
Je sens que je suis prêt à te pardonner tout :

Mais du moins tire-moi d'une affreuse contrainte;
Découvre moi ton sort; parle, parle sans crainte?

CHILDERIC.

Soins superflus ! en vain tu prétends m'arracher.
Un aveu que ma gloire ordonne de cacher.
Et c'est te dire assez qu'il n'est point de Puissance,
Qui me force jamais à rompre le silence :
La vie & tes bienfaits, les tourmens, le cercueil,
Quand la gloire a parlé, je vois tout d'un même œil.

CLOVIS.

Ah ! de trop de bontés, à la fin je me lasse.
Un sentiment secret me demandoit ta grace,
Ingrat, je lui cédois : je saurai l'étouffer ;
Et, de ses vains efforts, je saurai triompher.
Eh bien, nous allons voir si l'aspect des supplices
Ne te contraindra pas d'avouer tes complices,
Ta naissance, ton nom, ces desseins concertez. . .

Aux Gardes.

Qu'au milieu des tourmens, on l'oblige... Arrêtez !
à part.

Au lieu de m'irriter, je sens qu'il me défarme ;
Plus je le vois, & plus un invincible charme. . .

Dieux ! ne puis-je savoir qui fait naître en mes sens
Des mouvemens si vifs, des transports si puissans ?



SCÈNE IV.

CHILDERIC *enchaîné*, CLOVIS,
GONTARIS, GARDES, &c.

GONTARIS.

à Clovis, lui donnant une lettre.

EN ce même moment, je reçois cette lettre,
Qu'on me charge, Seigneur, de venir vous remettre.

à Gontaris.

CLOVIS.

Donnez. *Il lit bas, & s'écrie à part.*

Quelle surprise ! & qu'est-ce que je voi !

à Gontaris & aux Gardes.

Qu'on nous laisse ! j'entends ce que tu veux de moi.

O Ciel !

SCÈNE V.

CHILDERIC *enchaîné*, CLOVIS.

CHILDERIC.

N'Est-il pas tems enfin que je périsse ?

CLOVIS *lui présentant la lettre.*

Lis, juge si je dois ordonner ton supplice.

CHILDERIC *lit haut.*

*Clovis , cet inconnu que tu tiens dans les fers ,
Est Childeric, qu'en vain jadis ton pere
Pour prévenir les plus cruels revers ,
Crut avoir fait périr dans sa juste colere.
Ciel !*

CLOVIS.

Es-tu Childeric? est-ce-là ton secret ?

CHILDERIC.

Cet aveu , de ma mort , doit avancer l'arrêt ;
Mais , dans quelque tourment , où ta fureur me plonge ,
Voudrois-je racheter mes jours par un mensonge ,
Digne des malheureux , par la crainte abattus ?
Oui , je suis Childeric ; frappe ; n'hésite plus.

CLOVIS.

Au lieu de me braver , d'exciter ma colere ,
Tu devrois bien plutôt , moins fier dans ta misere ,
Implorer. . .

CHILDERIC.

Que dis-tu ? crois tu m'intimider ?

A quel titre , en ces lieux , oses-tu commander !
Pour me charger de fers , pour me parler en maître ,
Toi-même réponds moi , par où prétends-tu l'être ,
Toi , le fils d'un Tyran , d'un lâche Usurpateur ,
Et qui n'eut pour regner de droit que sa fureur ?

CLOVIS.

O Dieux !

CHILDERIC.

CHILDERIC.

Si de Gellon, j'ai pû tromper la rage,
Accomplis son forfait, & venge son outrage;
Ne déments point le sang qui t'a donné le jour,
Et, si tu veux regner, sois barbare à ton tour.
Le Destin te présente une digne victime,
Tu peux te signaler enfin par un grand crime:
Jamais Usurpateur fit-il grace à son Roi?
Suis leur noire maxime; achève, hâte toi:
Du fils de mon Tyran, que puis-je encore attendre?

CLOVIS.

Le Trône... il t'appartient; & je dois te le rendre:
L'honneur de t'y placer est assez grand pour moi:
De ton premier Sujet, reçois ici la foi.

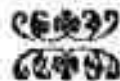
Il détache les fers de Childeric, & se met à ses genoux.

Trop heureux en ce jour de te faire connaître
Que si, d'un fier Tyran, le Destin m'a fait naître,
De sa haine pour toi, de sa témérité,
De ses noires fureurs, je n'ai pas hérité!

CHILDERIC.

Embrassant Clovis à ses genoux.

Ah! tu n'es point son fils! dans le sang d'un barbare,
On ne puifa jamais une vertu si rare!



SCENE VI.

CHILDERIC, CLOVIS, ALBIZINDE.

ALBIZINDE *au fond du Théâtre.*

AH ! que vois-je ? Clovis aux genoux de mon
Roi !

CHILDERIC.

Venez, venez, Princesse, & calmez votre effroi !
Aux plus nobles transports, ce Héros s'abandonne,
Il brise mes liens ; il me rend la Couronne.

ALBIZINDE.

Je reconnois Clovis à ces traits généreux,
Et n'espérois pas moins d'un cœur si vertueux.

CLOVIS.

Ah ! vous m'auriez ouvert le chemin de la gloire,
Si vous eussiez pensé qu'elle auroit la victoire.
Eh quoi ! mes sentimens n'ont-ils pas éclaté ?
Non, non, de ma vertu, vous avez trop douté.

ALBIZINDE.

Ta gloire en est plus grande ; elle en est moins sus-
pecte :

Même, malgré l'envie, il faut qu'on la respecte.
Pour en diminuer, pour t'en ôter le prix,
On eût dit que l'amour aveuglant tes esprits,

Te faisoit lâchement rendre le Diadème ,
 Au lieu que ton grand cœur prend effor de lui-même,
 Qu'à la seule vertu , trop content de céder ,
 Tu descends de ton rang , sans en rien demander.

CHILDERIC à Clovis.

Quel peut être le fruit de ma reconnoissance ?
 Des biens que tu remets encore en ma puissance ,
 Je n'en connois aucun. . .

SCÈNE VII.

CHILDERIC, CLOVIS, ALBIZINDE,
 GONTARIS.

GONTARIS à Clovis.

AH ! Seigneur , hâtez-vous
 De venir repousser de parricides coups !
 Clodoade , Lisois , & votre frere même ,
 Lâchement entraînés par une audace extrême ,
 Ont armé contre vous un Peuple furieux ;
 En tumulte , à grands pas , ils marchent vers ces lieux ;
 Rien ne peut , du Palais leur fermer le passage ;
 Vos Gardes renversés vous livrent à leur rage.
 Ils viennent , pour parer des ordres inhumains ,
 Arracher , disent-ils , Childeric de vos mains.

F ij

Leur nombre, leur fureur, à chaque instant, redouble.

CHILDÉRIC à Clovis.

Suivez mes pas, Seigneur, j'appaiserai ce trouble.

Hâtons-nous : vos vertus les vont tous étonner.

CLOVIS.

Oui, venez, à leurs yeux, je veux vous couronner.

SCENE VIII.

ALBIZINDE *seule.*

O Ciel ! que de vertus ! ... mais mon ame est émuë !
Je les vois à regret s'éloigner de ma vûë.

Eh quoi ! lorsqu'à mes vœux tout semble conspirer,
Qu'à tous ses mouvemens, mon cœur peut se livrer ;
Qu'il se doit applaudir de sa tendresse extrême,
Pour un jeune Héros trop digne que je l'aime ;
Lorsqu'enfin, pour mon Roi, rien n'est à redouter,
Quelle vaine terreur vient encor m'agiter !

Ah ! malgré tant de biens, puis-je être sans allarmes ?
Pour perdre mon Amant, chacun a pris les armes ;
De la rebellion, chacun suit l'étendart ;
On menace, on poursuit Clovis de toute part ;
Sigibert conduit tout ; & sa jalouse rage,
Jusqu'à lui, s'il se peut, va s'ouvrir un passage :
» Enfin fai-je les maux qui peuvent m'accabler ?

S C E N E IX.
ALBIZINDE, ELLENIRE.

ALBIZINDE *poursuivant.*

» * E Llenire, où cours-tu? que tu me fais trembler!
» Ciel! quel trouble est le tien? quelle affreuse disgrâce
» Te fait...

E L L E N I R E.

Ah! je frémis du coup qui vous menace!
» Peut-être en ce moment, hélas! Clovis n'est plus.

A L B I Z I N D E.

» Que dis-tu?

E L L E N I R E.

Ses efforts deviendront superflus:
» Ses soldats sont défaits; & déjà les Rebelles,
» Ou plutôt, pour leur Roi des Sujets trop fidèles,
» Entourent ce Palais; Sigibert est vainqueur,
» Et jure hautement de lui percer le cœur:
» On dit même, & ce bruit n'a que trop d'apparence,
» Que ce Prince a déjà satisfait sa vengeance.

A L B I Z I N D E.

» Aux mouvemens affreux qui déchirent mon cœur,
» Je ne saurois douter de cet excès d'horreur.

* Tout ce qui est ici guillemeté, n'a pas été dit sur le Théâtre,
à cause de la haine que le Parterre a pour les suivans & suivantes.

F iij

» Cher Clovis, ne crois pas qu'à ta mort je survive,
» Qu'en de tristes liens, mon ame encor captive...
Mais c'en est fait ?

S C E N E X.

ALBIZINDE, ELLENIRE, LISOIS.

ALBIZINDE *poursuivant.*

L Isois, ah ! d'où naissent vos pleurs ?
Qu'allez-vous m'annoncer ?

L I S O I S.

Le plus grand des malheurs.

ALBIZINDE.

Eh quoi ! le Roi, Clovis ont-ils perdu la vie ?

L I S O I S.

Clovis respire.

ALBIZINDE.

Au Roi, grands Dieux ! on l'a ravie !

L I S O I S.

Oui, les jours de Clovis, à Childeric sont dûs !

Cependant le Roi meurt, & Sigibert n'est plus.

ALBIZINDE.

Qu'entends-je, juste Ciel ! quel revers les accable ?

L I S O I S.

Pour sauver Childeric d'une mort déplorable,

Au pouvoir de Clovis, nous venions l'arracher ;
 Les Peuples, sur nos pas, s'empressoient de marcher ;
 Et déjà succombant sous notre juste rage,
 Les soldats de Clovis nous cedoient le passage ;
 Rien ne mettoit obstacle à nos heureux souhaits :
 Déjà nous arrivions aux portes du Palais ;
 Et nous allions enfin délivrer notre Maître.
 Mais à nos yeux surpris nous l'avons vû paroître ;
 Il marchoit triomphant ; il étoit libre, armé ;
 Clovis l'accompagnoit sans paroître allarmé ;
 Au devant de nos pas, l'un & l'autre s'avance ;
 Le Roi parle. On se calme ; on lui prête silence :

*Peuples, braves Français, vous qui, pour votre Roi ;
 Témoignez en ce jour tant d'ardeur & d'effroi,
 Ne craignez rien, dit-il, pour lui, ni pour vous-même ;
 Clovis, en ma faveur quitte le Diadème !*

A ces mots, Sigibere (eh, qui l'eût pû prévoir ?)
 Sigibere s'abandonne au plus vif désespoir :
 La vertu de Clovis, tant de grandeur l'outrage.
 On ignoroit encor les motifs de sa rage.
 Il vole sur Clovis qui ne le voyoit pas ;
 Il arrive vers lui, déjà leve le bras....
 Le Roi, de ce Héros, voit le péril extrême ;
 Et pour parer un coup (qu'il craint moins pour lui-
 même,)
 Entre ces deux Rivaux passe rapidement ;
 Sigibere aveuglé par son emportement,

F iiij

Impatient de voir sa main de sang trempée,
Au sein de Childeric a plongé son épée.
A ce terrible objet, Clovis saisi d'horreur,
Et se livrant entier à sa juste fureur
Aussi-tôt, à ses pieds, renverse le perfide,
Venge le Roi d'un coup qu'on croit un parricide.
Des noms les plus affreux le Traître est accablé ;
Et, tout mourant qu'il est, il n'en est point troublé.
Sa rage qui s'accroît lui prolonge la vie ;
Et, d'un bras chancelant qui sert mal sa furie,
Du vertueux Clovis, il cherche encor le sein ;
Mais le fer moins cruel s'échappe de sa main.
Alors, sur Childeric, tournant un œil farouche,
A mon dernier moment, je sens trop que je touche ;
Je péris, lui dit-il, mais avec la douceur
D'avoir pu, contre toi, signaler ma fureur,
De voir Gellon vengé : Gellon étoit mon pere,
Et Clovis est ton fils ; je ne dois plus le taire
Quand mes vœux sont déçus ; & sur-tout quand ma mort
Va livrer à Clovis la preuve de son sort ;
Ce seroit me priver de ce plaisir suprême
Que me cause, en mourant, son désespoir extrême ;
Plus heureux si mon bras... il meurt... chacun frémit ;
Du malheur de Clovis & du Roi, l'on gémit,
De quels transports touchans, le regret, la ten-
dresse,
La douleur, la Nature, à ce discours, les presse !

Childeric expirant se trouve trop heureux
D'embrasser , dans Clovis , un fils si généreux ;
Et ce Héros tremblant , les yeux baignés de larmes ,
Dans le sein de son pere en proie à ses allarmes ,
S'acquitte des devoirs du plus tendre des fils.

ALBIZINDE.

De surprise & d'horreur , tous mes sens sont saisis !

LISOIS,

Ils viennent ! quel objet !

ALBIZINDE.

Que mon ame est tremblante !

SCENE DERNIERE.

CHILDERIC *mourant*, CLOVIS, ALBIZINDE,

CLODOADE , LISOIS , SUITE DU ROI,

GARDES.

ALBIZINDE à Childeric.

EN quel état , le sort à mes yeux vous présente !

CHILDERIC à Albizinde

Rendons graces au Ciel ; & ne nous plaignons plus ;
Les regrets & les pleurs sont ici superflus.
Partagez mon bonheur , livrez-vous à la joye
Qu'avant ma mort encor , la clémence m'envoye.

Votre cœur & le mien ne s'étoient point trahis ;
Nos Tyrans ne sont plus ; & Clovis est mon fils.

ALBIZINDE.

De ce bien imprévû , je goûte peu les charmes ,
Quand votre mort me livre aux plus vives allarmes.

CLOVIS.

Dans quel instant fatal , impitoyables Dieux !
Ce que j'ai de plus cher s'offre-t-il à mes yeux !
O désespoir !

CHILDERIC.

Calmez cette douleur amère ,
Mon fils, je meurs content ; je vois que je suis père
D'un Prince que la gloire a pû seule exciter ;
Je vois mon Sceptre aux mains digne de le porter ;
O charme encor plus doux ! je t'ai sauvé la vie !

CLOVIS.

Que plutôt le Cruel ne me l'a-t-il ravie !

CHILDERIC.

Les Ans m'auroient dans peu fait descendre au tom-
beau ;
C'est à toi que les Dieux doivent un sort plus beau :
Hâte-toi dans le cours de tes jeunes années ,
De poursuivre , mon fils , tes hautes destinées.
Rétablis dans la Gaule , un Empire fameux ,
Qui transmette ta gloire à nos derniers neveux ;
Dont cent Rois illustrés par les plus dignes titres ,
De la Guerre & la Paix , soyent toujours les Arbitres ,

La terreur & l'amour , & l'espoir des Mortels :
Mais , pour mieux triompher , sois l'appui des Autels.
à Lisois.

Lisois , suis ce cher fils ; sois-lui toujours fidèle ;
Et que ta noble race , héritant de ton zèle ,
De son Trône à jamais soit le plus ferme appui.
à Albizinde.

Et vous , Madame enfin , hâtez-vous aujourd'hui ,
Par les plus doux liens , de devenir ma fille ;
Que cet hymen relève une auguste famille !

Mais , Dieux ! je m'affoiblis ; je sens... cachez vos
pleurs.

Approchez mes enfans...

Albizinde & Clovis embrassent ses genoux.

Embrassez-moi ; ... je meurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Fautes à corriger.

Page 20. vers 3. d'en bas , je ne l'oublierai , lisez , je ne l'oublierai. Page 24. vers 15. n'a pour toi , lisez , n'as pour toi. P. 30. vers 4. d'en bas , encore , lisez , encor. P. 36. vers 4. d'en bas , ne nous enviez , ajoutez pas. Page 40. Scene VI. lisez , Scene IV. Page 43. vers 1. par fuite , lisez , par la fuite. Page 48. vers 3. d'en bas , a ! lisez , ah ! Page 68. vers 4. j'attache lisez , s'attache.

*J'*Avois résolu d'exposer ma Tragédie au jugement du Public sans tâcher de le prévenir en ma faveur, & sans chercher à répondre aux diverses objections qu'on a fait contre elle : mais j'ai trouvé un Défenseur si zélé dans l'Auteur de la Lettre qui a paru adressée à Madame Berthelot, & il m'a semblé qu'il avoit si solidement réfuté les plus fortes critiques qu'on en faisoit, que je ne puis me refuser la satisfaction de joindre cette Lettre à ma Pièce, non que je croie mériter tous les éloges qu'il lui donne : mais aussi comme je ne crois pas mériter tout le mal que mes Ennemis en ont dit, je me flatte que le Lecteur sensé, prenant le milieu entre l'excès de louange & l'excès de blâme, il me rendra par ce sage tempérament la justice qui m'est due, & réduira par là mon Ouvrage à sa véritable valeur.



L E T T R E
D E M^R. P * * *
A
MADAME BERTHELOT,
A Montalais .
Au sujet de la Tragédie de CHILDERIC.

MADAME,

Ce n'est ni par paresse , ni par indifférence que je ne me suis pas pressé de vous rendre compte de la nouvelle Tragédie de *Childeric*. La première représentation fut si tumultueuse , & la Pièce par elle-même demande tant d'attention , que je n'ai voulu hasarder mon jugement qu'après l'avoir vûe plusieurs fois , & m'être mis à portée d'entendre ce qui se diroit de part & d'autre. J'ose penser que c'est une de ces Pièces qui gagne à être vûe , & qui , bien différente de la plupart de celles de nos jours dont on est dégoûté de fort bonne heure , vous attache & vous intéresse encore plus quand on la revoit : on y découvre toujours plus de génie , d'invention & d'art.

Le sujet a paru d'abord très-brouillé ; il est en effet bien *im-plexe*, mais beaucoup moins que celui de tant d'excellentes Pièces. (Les Tragédies de *Rodogune* , d'*Heracleus* (1) ; d'*Amasis* , d'*Ino* & *Melicerte* (2) ; de *Rhadamisthe* & *Zenobie* (3) ; d'*Agrippa* (4) ou du faux *Tiberinus* & autres en font preuve.) Et il est expliqué avec autant de netteté qu'il a été possible.

1. Du grand Corneille.
2. De la Grange.

3. De Crebillon.
4. De Quinault.

La vivacité Françoisë n'a presque pas voulu écouter celle-cy & l'a condamnée d'abord sans l'entendre : ce n'est qu'à la seconde & troisième représentation qu'on a commencé de lui rendre justice. On remarque que les Anglois, les Italiens & autres Etrangers qui la voient, la saisissent dès la première fois, & qu'ils n'y trouvent pas cette obscurité que la plupart des François lui reprochent, ou plutôt dont ils veulent bien l'accuser.

Je vais tâcher de vous en donner l'idée, en attendant, Madame, que le grand jour de l'impression vous mette en état d'en juger par vos yeux. Je me garderois bien d'en crayonner l'esquisse si vous étiez de retour ici : Votre absence me met dans l'obligation d'écrire à la personne la plus spirituelle du monde, ce qu'on pense des ouvrages d'esprit.

Je prédis d'avance à l'Auteur de Childeric, qu'il gagnera beaucoup au tribunal d'une lecture sans distraction, & qu'il ne doit pas craindre le sort de quantité de Pièces nouvelles, qui perdent dans le cabinet les trois quarts de leur mérite. Une analyse raisonnée & suivie, me guidera dans l'extrait que j'entreprends :

Sujet de la Tragédie.

Gellon s'étant fait un parti parmi les François & secondé des troupes Romaines, entreprend de détrôner Childeric : en effet il y réussit, poursuit ce Roi malheureux, fait mourir ses Enfans, ses Neveux, & tous ceux qui ont paru les plus zélés pour lui. Il tient ce Roi dans une étroite prison, & son épouse Basine dans un fort ; enfin, craignant toujours quelque révolution, il ordonne qu'on fasse mourir Childeric, & s'en fait apporter la tête. Le cruel n'a conservé de toute la race de Pharamond, qu'une Princesse, que l'Auteur appelle Albizinde, & qu'il dit être nièce de Childeric. Mais la Reine Basine a sauvé un de ses fils, & l'a soustrait à la fureur de Gellon. Cependant Gellon avoit deux fils jumeaux, qu'il avoit confiés à Evagès. Ce Courtisan avoit feint de se ranger du parti du Tyran, quoiqu'en secret attaché à Childeric, & d'intelligence avec Basine. En effet, pour servir son véritable Roi, & assurer du moins la couronne à son fils, Evagès met le fils de Childeric à la place du fils aîné de Gellon. Le Tyran s'apperçoit même dans ce tems-là de quelque intelligence entre Evagès & Basine, & les fait mourir tous deux. La place d'Evagès est donnée à Clodoade ; un bruit court alors qu'il y a un fils de Childeric vivant, ce qui cause des mouvemens parmi le

peuple, que le Tyran craint avec raison; il charge Clodoade de poursuivre ce prétendu fils de Childeric. Clodoade le cherche, & on lui remet enfin l'enfant qui passe pour le fils de ce Roi. Clodoade touché de pitié, au lieu de le faire mourir, songe à le sauver; & comme il en cherche les moyens, le second fils de Gellon, dont il a soin, vient à mourir; il remet le fils qu'il croit appartenir à Childeric, à la place de ce second fils de Gellon, & porte au Tyran son propre fils, percé de coups & défiguré, en lui disant, que c'est là le fils de Childeric qu'il a trouvé, & qu'il a poignardé; ce qui lui gagne totalement la confiance & l'amitié de Gellon.

Clodoade a pris pour témoin de la supposition qu'il vient de faire, Sinnorix, qui est un homme attaché à Childeric, & qui devient ensuite un objet des fureurs du Tyran. Clodoade de plus a eu soin de prendre des attestations de Sinnorix. Enfin Gellon après quinze ou dix-huit années de regne, de trouble & de crainte, meurt. Clovis qui passe pour son fils aîné lui succède, & Clodoade conserve auprès de ce Prince, la même place qu'il avoit auprès de son prétendu pere; il a déjà obtenu toute sa confiance.

D'un autre côté, Childeric, qu'on croit avoir été immolé par Gellon, a été sauvé par le Chef qui le gardoit; lequel, d'accord avec Evagès, l'a fait fuir, & a porté au Tyran la tête d'un de ses soldats qui venoit de mourir. Childeric retiré dans la Turinge, s'est tenu caché sous un nom supposé, attendant toujours quelque occasion favorable lui donnât les moyens de remonter sur le trône.

Evagès près de mourir, a chargé Lisois d'un paquet pour Childeric, dans lequel il lui envoie une lettre de la Reine Basine, qui atteste à son époux l'échange qu'Evagès a fait de leur fils avec le fils aîné de Gellon. Evagès apprend en même tems à Lisois que Childeric a été sauvé de la fureur de Gellon, & le presse de renouveler ses soins & son ardeur pour leur Roi malheureux. Lisois n'oublie rien pour en découvrir la retraite; son zèle est inutile: lui-même a été envoyé en exil dans la Rhétie par Gellon, & n'est rappelé que par Clovis, dont la générosité fait grâce à tous ceux que son prétendu pere a poursuivis.

Voilà, Madame, les faits antécédens à l'action de la piece qui sont exposés avec un art infini, une Scene n'apprenant que ce qu'il faut pour l'intelligence de celle qui la suit: Voici à présent l'action de la Tragédie, détaillée aussi-bien que j'en suis capable.

Ici l'Auteur de la Lettre fait un extrait Scene par Scene de la Piece, qui devient inutile, puisque la voici en entier. On peut

voir pourtant cet extrait dans le Glaneur tome 3. brochure où cette Lettre se trouve imprimée. Il poursuit ainsi.

Je ne doute point , Madame , que ce simple Extrait où je n'ai fait que suivre rapidement l'action , ne vous donne une forte envie de voir une Piece si bien imaginée , si bien conduite , & si intéressante. Tout y est annoncé & amené avec art ; les Scenes y naissent l'une de l'autre ; les Acteurs n'entrent & ne sortent qu'avec quelque motif ; le dénouement préparé dès l'exposition , n'est pourtant pas aisé à prévoir : les caractères ne se démentent jamais , & ils sont parfaitement contrastés. Que la noirceur de Sigibert relève la générosité & la grandeur d'ame de Clovis ! Quelle vertu dans Albizinde ! Quelle fermeté dans Childeric ! Il n'est pas jusqu'au seconds rolles qui ne soient maniés avec beaucoup de réflexion : Lisois & Clodoade contrastent entre eux : l'un a toujours suivi le parti de la justice & du devoir sans recourir à aucune feinte qu'il croit indigne d'un sujet fidele ; & l'autre n'a jamais marché que par détour & par trahison vers une fin noble & louable. Quoique l'amour jette un grand intérêt dans cette Piece , il est pourtant subordonné à des plus grands objets : Il agit beaucoup , mais parle peu : En un mot , il y est traité comme il devoit l'être dans la Tragédie , dont il ne doit pas faire tout le fond , & où l'on doit faire regner par tout les plus grands exemples , & faire triompher les plus sublimes vertus.

Pour moi j'ai senti tous les mouvemens que la représentation d'une belle Tragédie doit inspirer. Pitié, terreur, élévation de l'esprit, attendrissemens du cœur ; j'ai passé successivement d'un de ces sentimens à l'autre : aussi ne puis-je revenir de l'étonnement où je suis , de voir une quantité formidable de Critiques s'élever contre cet ouvrage. Ce n'est ni la partialité , ni la complaisance qui me font parler , mais j'ai droit de dire mon sentiment sans mériter le blâme de personne. Permettez-moi , Madame , de vous rapporter les principales objections qui sont venues à ma connoissance , & de prévenir par des raisons qui les détruisent sans retour , la mauvaise impression qu'elles pourroient faire sur vous , si les préjugés vulgaires avoient quelque droit sur un esprit philosophe.

La premiere & la plus générale , c'est l'obscurité des deux premiers Actes. Mais quoiqu'on en puisse dire , je ne conviendrai jamais de ce défaut. Une Piece peut être très-implexe , & n'être point obscure , si les faits y sont exposés peu à peu , simplement

ment & sans aucun détail inutile : c'est ce que j'ose dire avoir été rempli par l'Auteur de Childeric.

A la fin du premier Acte chacun croit que Sigibert est fils de Childeric, & que Clovis est fils de Gellon ; on voit deux sujets zélés s'empresier pour un Prince qui paroît, dès les premiers vers qu'il dit, dévoré d'une ambition démesurée ; on les voit conspirer contre un Roi vertueux, dont les sentimens intéressent dès le premier abord. On est fâché en un mot que Sigibert soit fils du vrai Roi, & que Clovis ne doive le jour qu'à un Tyran. On ne s'attend pas au grand effet que l'erreur de Clodoade produit sur Lisois, qui, convaincu que Sigibert est son vrai Maître, lui remet le dépôt important par où Sigibert lui-même apprend la méprise de Clodoade, & découvre au spectateur, avec un art qu'on n'a jamais vû sur le Théâtre, ce qu'il est nécessaire qu'il sache ; c'est-à-dire, que Clovis est le vrai fils de Childeric, & que Sigibert est le fils de Gellon. Les vers qui expliquent ce double échange, sont si clairs, qu'il faut fermer les oreilles pour ne les pas entendre. Sigibert réfléchissant sur le paquet qu'il vient de recevoir, dit en termes clairs & précis : *Je fus changé deux fois par mes deux Gouverneurs. J'étois l'aîné des enfans de Gellon. Evagès par le premier échange, donna mon nom avec ma place au fils de Childeric, ce qui me faisant passer pour fils de ce Roi, l'on alloit sous ce titre, me livrer à la mort, lorsque, par un second échange, on m'a remis à la place de Sigibert qui venoit de mourir.*

Pour moi je ne fais, Madame, où est l'obscurité que l'on trouve dans ce récit ; mais c'est ici où j'admire l'art de l'Auteur, qui, ayant prévu la peine que les Français trop vifs, auroient de se prêter à l'attention qu'il demandoit d'eux ; & connoissant d'ailleurs que, pour avoir du plaisir à la représentation de sa Pièce, il suffisoit de savoir lequel des deux Princes étoit le véritable fils du Roi, fait dire à Sigibert, après avoir expliqué l'énigme, que le fils de Childeric n'est autre que Clovis, & que lui-même est le véritable fils de Gellon. Encore une fois, ne faut-il pas s'assourdir soi-même, pour vouloir trouver de l'obscurité dans cette explication.

Que l'on convienne de bonne foi, que tout l'Héraclius est cent fois plus embrouillé ; & si on l'a toujours regardé comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, pourquoi refusera-t-on à l'Auteur de la nouvelle Tragédie, les applaudissemens qu'il mérite, pour avoir osé, après l'inimitable Corneille, non seulement entreprendre une Pièce dans le goût de ce grand Homme, mais pour y avoir mis des beautés du premier ordre, & l'avoir conduite avec

G

tout l'art qu'un Auteur consommé au Théâtre auroit à peine ; sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir rien pris du dessein ; des situations , ni des intérêts de son modèle ?

Quel surcroît d'intérêt ne produit pas alors la détermination de Sigibert , de cacher le secret , & de perdre Clovis ? Monsieur de Morand , par une invention sans exemple , met les seuls spectateurs dans sa confiance , tandis que les personnages abusés agissent contre leur propre intention , & que Sigibert qui possède seul le secret , va droit à son but , mais par des voyes qui font trembler le spectateur.

On passeroit ce double échange , ont dit quelques Critiques , s'il étoit absolument nécessaire , (& c'est ici la seconde objection) mais il y en a un qui est sûrement inutile. C'est ce qu'on leur niera tant qu'ils ne montreront pas la ressource de leur génie à simplifier ce fait , sans changer les grandes situations de la Piece. C'est-là un propos hasardé , & qu'on peut regarder comme tel , jusqu'à ce que la question de fait qu'il contient , soit démontrée.

La troisième objection , Madame , est sur l'arrivée du Roi , qui vient trop témérairement , à ce qu'on a prétendu. Mais quelle est donc la témérité de ce Roi , qui ayant attendu la mort de Gellon , & que la Princesse sa nièce fût en âge de lui prêter du secours , vient avec toutes les précautions possibles , s'adresser à elle en inconnu , pour sonder ses dispositions en faveur de Childéric ? A-t'il une voye plus naturelle & plus simple pour former une conspiration contre le fils de Gellon , qu'il croit un jeune homme , dont la puissance ne doit pas encore être bien affermie ?

Il doit craindre du moins d'être découvert , ajoute-t-on , & puisque Clodoade & Lisois le reconnoissent dès le premier abord ; pourquoi d'autres Courtisans ne le reconnoîtront-ils pas ?

La réponse à cette objection est dans la Piece même , & est encore un effet de l'art du Poète. Ce qui fait que le Roi est reconnu par les deux conspirateurs , c'est qu'ils sont prévenus par Albizinde qu'il est vivant , & qu'un homme arrivé de sa part doit leur en donner des nouvelles. Alors ses traits les frappent ; ils se jettent à ses genoux : mais ceux qui sont persuadés qu'il ne vit plus depuis 15. ou 18. ans , se garderont bien de soupçonner , même en reconnoissant des traits semblables aux siens , que c'est lui-même qui se présente à leurs yeux. Sur quelques traits ressemblans d'une personne qu'on a connu & qu'on a vu mourir , on ne s'imagine pas que les morts reviennent du tombeau , & l'on

est plus porté à croire que c'est un homme qui ressemble à celui qu'on compte perdu, que de penser que c'est le mort lui-même ?

Quatrième grief. Car, Madame, on épluche tant qu'on peut dans ce monde ceux qui courent la carrière épineuse du Théâtre. On vétille sur tout en fait d'ouvrages d'esprit, & c'est en effet le principal apanage du Public littéraire. On reproche donc à l'Auteur, d'avoir fait mourir Childeric, & l'on dit qu'il auroit bien mieux valu exposer Sigibert mourant aux yeux du spectateur, qui auroit déclaré sur le Théâtre son secret. Pour cet article, on sçait, sans en pouvoir douter, qu'il n'y a point de moyen que M. de Morand n'ait pris pour atteindre au dénouement le plus heureux ; mais les Comédiens ont été obstinés à vouloir qu'il se fît par la mort du Roi. Ces Messieurs ont crû que ce pere mourant pour sauver la vie à un Héros, tel que Clovis, & qui se trouve son fils, que la joye de Childeric à la vue d'un fils si généreux & si grand, que les regrets de Clovis & d'Albizinde produiroient un effet plus attendrissant que toute autre catastrophe, & je crois qu'ils ont eu raison. Le parfait bonheur de Clovis & d'Albizinde console de la perte du Roi, & ne laisse pour ainsi dire rien à desirer au spectateur attendri & content. J'ai même trouvé plus de personnes qui l'approuvoient que de celles qui la blâmoient. D'ailleurs Sigibert expirant sur le Théâtre, n'eut excité que de l'horreur ; & dès que Childeric ne mourroit pas, le fils de Gellon dementiroit son caractère en déclarant un secret qu'il doit tâcher d'ensevelir à jamais, s'il a le tems de vivre quelques minutes après le coup mortel qu'il a reçu : au lieu que voyant mourir de sa main le Roi, il trouve un plaisir dans le désespoir que Clovis aura en le reconnoissant pour son pere ; & il est d'autant plus fondé à chercher d'en jouir, qu'il se voit perdu sans qu'il lui reste assez de force pour soustraire aux yeux de Clovis la preuve de sa naissance que le Traître a sur lui, comme il l'avoue, connoissant l'impossibilité de dissimuler plus long-tems. Cet aveu suffit pour faire présumer, lorsqu'on voit venir le Roi mourant assurer à Albizinde qu'il est pere de Clovis, qu'on a trouvé la preuve que Sigibert en avoit, qui auroit dû être lue sur le Théâtre, si celui-ci y eut fait sa confession : ce qui auroit jeté une langueur affreuse dans la dernière Scene, & ce qui a empêché l'Auteur d'y faire la reconnoissance du pere & du fils. C'est encore un des plus grands effets de l'art du Poëte d'avoir trouvé dans la malice de Sigibert un motif pour lui faire garder des secrets qu'il auroit dû déchirer aussi-tôt.

Pour ceux qui vouloient que ce Prince fût arrêté & désarmé

G ij

par les Gardes de Clovis, lorsqu'il vient pour forcer le Palais, & que, voyant la parfaite intelligence de Childeric & de Clovis, il se tuât de désespoir en dévoilant tout le mystère; sans doute ils n'ont pas fait réflexion que Sigibert arrêté, n'auroit pas eu un sujet de rage assez vif pour en venir à cette extrémité. Qu'auroit-il eu à craindre, puisqu'il ne paroissoit armé que pour sauver son pere, & que passant pour fils de Childeric, il devoit du moins se promettre la couronne après la mort de ce Roi? Ainsi tout le parti qu'il auroit eu alors à suivre, eut été de seindre & de songer à mieux prendre son tems pour faire perir le pere & le fils. Un Critique saisit promptement une idée brillante qui se présente à lui; & comme il ne peut avoir fait sur un ouvrage autant de réflexion que celui qui l'a composé, il ne faut pas s'étonner si les expédiens qu'il propose, sont presque toujours plus défectueux que ce qu'il blâme.

Sans me mêler autrement de Poësie, quoique je ne sois pas trop initié aux mysteres des neuf sœurs, & que je sois peu propre à juger du langage des Dieux, j'oserois bien pourtant justifier la vérification de cette Pièce, contre un nombre infini de personnes, qui admirent des vers qui font beaucoup de bruit, vuides de sens, & qui n'ont d'autre mérite que le boursoufflé, ne peuvent se satisfaire d'une vérification douce, mais noble; simple, mais harmonieuse; d'une justesse de dialogue qui fait presque toujours prévoir aux personnes de bon sens, la réponse que fera celui qui va parler. Ces Aristarques ne veulent que des détails mal placés, des descriptions poétiques, des pensées hasardées, & font peu d'attention aux beautés réelles & solides qu'on doit admirer dans l'arrangement d'un Poëme, dans la relation de ses parties, dans la netteté de l'expression, enfin, dans cette noble simplicité dont on s'écarte par tout. Le mépris qu'on en fait entrainera la ruine du bon goût, & insensiblement celle des beaux Arts.

Je n'ai pas assez de mémoire pour vous citer, Madame, un nombre infini de beaux vers, tirés de cette Tragédie, qui m'ont frappé, & qui vous frapperoient sans doute. Vous jugeriez par ces dignes échantillons, que s'il se peut trouver quelques morceaux négligés pour la vérification, ce sont sans doute de ces endroits sur lesquels seront tombées les corrections faites par l'Auteur à son Ouvrage. Quand on ne versifie pas dans le feu de la composition, & que ce n'est que pour redresser certains endroits défectueux par le fond, il est poëtiquement impossible de composer des vers aussi forts & aussi bien tournés que ceux que dicte l'enthousiasme poétique.

Néanmoins , Madame , ma mémoire n'est pas si ingrate que je le pensois ; je me rappelle à propos plusieurs traits de sublime qui brillent dans ce Poëme. Ceux qui ont écrit sur cette matière, l'Abbé d'Aubignac , Despréaux & les autres, en auroient trouvé presqu'autant d'exemples tirés de cette seule pièce, qu'ils en ont pu extraire de plusieurs célèbres Tragédies. Souffrez , Madame, que j'en décore cette Lettre , & que je prévienne le plaisir que vous aurez à les lire dans la Pièce même. Je vous dédommage par-là de l'ennui d'une fatigante Lettre , tracée à la hâte , & dictée par la nécessité embarrassante, où , tout mauvais Proseur que je suis , je me trouve réduit de vous mander de Paris les nouvelles & les dissensions littéraires.

Dès le premier Acte , Clodoade répondant à Lisois, qui lui reproche d'avoir fait mourir le fils de Childeric, lui dit . . .

Si je l'avois sauvé, s'il respiroit encore,

Ce Fils ! Que dirois-tu ?

Lisois lui réplique

Que tu fis ton devoir.

Dans le second Acte , Sigibert se disant fils de Childéric à Albizinde , elle reprend avec mépris . . .

Vous , fils de Childéric ! Non , il n'est pas possible !

Dans le troisième Acte , Childéric demandant à Lisois & à Clodoade, ce qu'ils pourront faire pour lui ; Clodoade répond . .

Ce que , pour votre fils , nous allons entreprendre.

Dans le même Acte , Albizinde pressée par Clovis de venir au Temple pour l'épouser , où elle sçait qu'il doit être assassiné , elle lui dit enfin . . .

Si mon cœur en frémit, c'est parce qu'il vous aime.

Dans le quatrième Acte , Clovis pressant la Princesse de lui déclarer quels sont ses ennemis, elle lui répond noblement . . .

Les vrais Français.

Dans le même Acte , Childéric disant qu'il est encore une ressource pour sa gloire , & la Princesse répondant *éh quoi ?* le Monarque réplique . . .

Mourir en Roi.

Enfin , dans le cinquième , Clovis voulant faire éprouver à Childéric des tourmens, pour arracher son secret , après avoir dit à ses Gardes . . .

Qu'au milieu des tourmens on l'oblige . . .

Voyant avancer les ministres de sa fureur , il s'écrie tout à soup . . .

Arrêtez,

Plus bas Childéric reprochant à Clovis l'usurpation, la tyrannie, les fureurs de Gellon, & le pressant d'ordonner enfin sa mort, il finit par ce vers,

Du fils de mon Tyran, que dois-je encore attendre ?
à quoi Clovis répond,

Le Trône.... il t'appartient, & je dois te le rendre.

Ce trait me paroît au moins égal au qu'il mourut, (a) au moi ; (b) au l'admirer (c) ; il renferme non seulement un sentiment aussi beau que tous ceux-là, mais encore une action qui est le plus grand triomphe de la vertu : les autres ne donnent rien, & celui-ci donne tout.

Dans la même Scène, Clovis ayant témoigné à Childéric qu'il n'avoit point hérité des fureurs du Tyran dont il avoit reçu le jour, Childéric l'embrassant à ses genoux s'écrie....

Ab ! tu n'es point son fils.

Tous ces traits là, Madame, sont sans contredit du vrai sublime, & comme ils sont dans des genres differens, on peut dire que dans cette Pièce on trouve des exemples de tous les genres de sublime.

Pendant que je tiens la plume, il ne me coûtera pas plus de justifier mon Auteur sur un reproche qui devoit peu toucher un Poète ; mais lorsqu'on peut confondre l'envie & la malice, doit-on se refuser un plaisir si doux ? On l'accuse d'avoir peu suivi l'Histoire, ou plutôt de l'avoir totalement laissée à côté. Eh ! depuis quand les Poètes se font-ils piqués d'être Historiens ?

Il ne leur est pas permis sans doute de changer certaines circonstances dans des sujets connus & consacrés par l'Histoire : Ainsi un Poète qui feroit mourir César avant Pompée, qui feroit un lâche d'Alexandre, un cruel de Titus, & un Roi fainéant de Charlemagne, mériteroit sans doute d'être sifflé généralement. Il est même de certains Anacronismes qui marquent l'ignorance de l'Auteur. (* Des hommes exposés dans le Cirque sous le règne des Empereurs Chrétiens.) Or, qu'a fait celui de Childéric, que les Poètes les plus scrupuleux pour l'Histoire n'ayent fait avant lui ?

Childéric a été chassé de son Royaume ; Gillon s'est emparé de sa Couronne ; Childéric a resté des années entières dans la Thuringe. Enfin, par l'entremise de Guiomans ou Guiomade

(a) Dans les Horaces de P. Corneille. | (c) Dans le Pyrrhus de Crébillon,
(b) Dans la Médée du même.

* Dans la Tragédie de Pharamond. Quoique cette Pièce ait été jouée avant Childéric, on sçait que celle-ci étoit reçue des Comédiens avant celle de Pharamond.

qui avoit feint d'être attaché à Gillon, il est remonté sur son Trône.

Je ne dirai point que le P. Daniel prétend que tous ces faits sont faux, puisque tant d'autres Ecrivains les rapportent; du moins, puisqu'ils sont contestés par un de nos plus sçavans & de nos plus fideles Historiens, un Poëte doit-il en avoir plus de liberté pour les arranger à son gré. Ainsi M. de Morand a supposé que Gillon, qu'il appelle Gellon pour éviter la mauvaise plaisanterie de Gilles, Gilton, étoit un Tyran qui a détrôné & voulu faire périr Childéric; que Childéric a été sauvé pour un bon sujet, & qu'il revient après la mort de son Tiran pour rentrer dans ses droits; que Guiomade, qu'il a crû encore devoir appeller Clodoade, pour ménager les oreilles délicates, s'est intéressé pour lui, & qu'enfin Childéric est remonté sur son Trône par la générosité de son propre fils, au lieu d'en donner tout le succès à Guiomade; n'est-ce pas là une histoire bien altérée?

Il a allongé le tems de l'exil du Roi, & au lieu de le laisser regner comme il a fait depuis son retour au Trône, il le fait mourir en sauvant la vie à son fils; cela est-il moins pardonnable que de faire mourir Jocaste sur le Théâtre, après avoir reconnu Oedipe pour son fils, quoiqu'on sache qu'elle a vecû long-tems après?

Enfin, Clovis n'a-t'il pas tué de sa propre main le fils de Gillon, nommé Siagrius, que pour les raisons déjà énoncées l'Auteur a changé en celui de Sigibert? L'incertitude même de la naissance de Clovis, n'est-elle pas un fait historique? Je l'avance avec preuve; il y a peu de Tragédies où il y ait plus d'historique que dans celle-ci. L'Auteur n'a pris que des libertés accordées de tout tems aux Poëtes, d'approcher, de reculer, d'allonger les événemens, pourvu qu'ils ne les changent pas au point qu'ils fassent vivre ensemble des personnes qui n'ont existé que dans des siècles différens. Si les libertés poétiques peuvent même s'étendre, c'est sans doute lorsqu'on prend des sujets d'une Histoire peu connue, ou fabuleuse par elle-même.

Voilà, Madame, ce que j'ai crû devoir vous apprendre au sujet de la Tragédie nouvelle. Je ne relèverai pas la mauvaise humeur de ceux qui ont osé attaquer le caractère de Clovis. Des vertus aussi grandes que les siennes les ont sans doute révoltés autant qu'elles ont irrité Sigibert. Dans le grand nombre des Auditeurs, il s'en trouve plusieurs qui n'aiment que les Pièces où la corruption des mœurs & le Dérèglement triomphent.

A Dieu ne plaise que je souhaite des succès à ce prix au jeune

Auteur de Childéric. Il prend une route qui lui assurera du moins l'estime & l'approbation des honnêtes gens, s'il ne peut obtenir le suffrage de ceux que la mode & la prévention déterminent. Le Théâtre est établi pour épurer les mœurs, non pour les corrompre. De même qu'un Auteur comique charge le ridicule qu'il attaque, ainsi le tragique doit-il outrer les vertus qu'il veut faire aimer.

Il me semble que telle est l'idée de notre Auteur, & qu'il tâche en cela d'imiter le grand Corneille. C'est en suivant de pareils modèles qu'on est assuré de se faire beaucoup d'honneur, même en échouant. Je ne crains point, Madame, d'en dire trop sur cette matière ; c'est de vous que je tiens ces sentimens, & c'est par eux que vous vous distinguez d'une façon supérieure parmi les personnes de votre sexe. Je ne dois pas finir ma Lettre sans vous dire un mot de l'admirable Actrice qui fait Albizinde. La Dlle. Gauffin fait voir dans ce rôle qu'elle est capable d'exceller dans tous les genres de la Tragédie ; & que dans quelque caractère qu'elle paroisse, on ne doit regretter aucune des Actrices illustres qui l'ont précédée.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,
Madame,

VOTRE, &c. P***

P. S. J'allois cacheter ma Lettre, Madame, lorsqu'il m'est revenu un autre chef d'accusation qu'on intente à mon Auteur : nouvelles procédures à faire, mais j'abrège en deux mots. On dit que la situation de son Héroïne, obligée de conduire son Amant au Temple pour y être immolé, ou de trahir son Roi, est prise d'Electre. Je vous avoue que je n'avois pas été frappé de cette ressemblance ; mais quoiqu'il y ait quelque chose d'approchant dans Electre, avec bien des différences, je crois que le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Morand, c'est de rappeler cette idée. La situation d'Albizinde est bien plus intéressante que celle d'Electre ; elle produit un effet bien plus surprenant, & elle est traitée bien différemment ; d'ailleurs je suis persuadé que l'Auteur de Childéric, malgré cet avantage, n'a pas eu envie de lutter contre un Homme illustre, dont il respecte la personne, & estime les grands talens. C'est ainsi que quelquefois l'envie & la malice pretent des armes contre elles-mêmes, & travaillent à la gloire de ceux qu'elles veulent détruire.

F I N.